

*Jessica Trevens*

*Contes  
de Noël*

*Kelyone*



Jessica Trevens

# Contes de Noël

Copyright © 2021 Jessica Trevens

ISBN: **Code ISBN** : 9798760867056

Tous droits réservés.

*C'est Noël, il est grand temps de  
rallumer les étoiles...*

Guillaume Apollinaire

## Pour s'y retrouver

Avant-propos.....	6
Casse-Noisette .....	8
Le bûcheron enguirlandé.....	20
Devant la cheminée.....	26
Les fruits de cristal.....	40
Douce Nuit.....	46
L'arbre de Noël.....	52
Table des illustrations.....	117

# Avant-propos

S'il est bien une époque où la magie se rappelle au bon souvenir des hommes, c'est bien celle de Noël.

Des monts métallifères d'Allemagne aux marchés enchanteurs de Colmar, des crèches colorées de Russie aux illuminations féeriques d'Amérique, le monde entier semble se donner le mot pour émerveiller petits et grands pendant quelques jours...

C'est un moment précieux où on aime se retrouver en famille devant un bon feu de cheminée et un bol de chocolat chaud pour entonner des chants de Noël et se fabriquer de merveilleux souvenirs...

Dans ces moments de joie et de détente, il ne manque que quelques histoires pour ajouter encore à la magie de cette parenthèse enchantée...

C'est pour pallier à ce manque que ce recueil existe.

En espérant qu'il vous fera voyager dans ce fabuleux pays dont tous les enfants du monde connaissent d'instinct les moindres recoins, je vous souhaite une bonne lecture et un bon voyage au pays de Noël...



# Casse-Noisette

Si je vous dis Casse-Noisette, vous répondez...?

Le ballet de Tchaikovsky ? Je vois que nous avons parmi nous de fins mélomanes... L'histoire de E.T.A Hoffman ? reprise par Alexandre Dumas ? Pas mal... mais vous pouvez faire mieux... Le dessin animé de Barbie ? Non... Vous gelez...

Tout le monde connaît l'existence du Casse-noisette magique qui danse avec Clara dans le ballet le plus célèbre de cette période de l'année mais qui s'est demandé comment était apparu le premier Casse-Noisette ?

Je vous entends d'ici : “Un type a dû décider que fabriquer des casse-noisettes lui rapporterait plein d'argent et a ouvert une usine...”

Eh bien non... La légende est bien plus belle...

Vous voulez l'entendre ? Allons-y...

Notre histoire commence dans les Monts métallifères, en Allemagne... Dans cet environnement où la dureté de la nature n'égalait que celle du travail des hommes dans les mines, vivait un paysan appelé Jurgend Grüber... On ne vous dira pas comme d'habitude que le héros de cette histoire était un séduisant jeune homme qui vivait dans une pauvre cabane... En vérité, c'était plutôt le contraire :

Jurgend était plutôt un vieux monsieur ronchon qui vivait dans la plus jolie maison du village... car notre paysan grognon n'était pas pauvre du tout... Il était même très riche et possédait des terres, des bêtes et pas mal de richesses... Mais comme cela arrive souvent, c'était un affreux radin... (Vous avez vu Picsou ? Imaginez Grüber sans bec de canard...).

Le soir de Noël, Grüber n'invitait jamais personne (les fêtes, c'est cher et il faut inviter plein d'amis ce qui n'est nullement pratique lorsqu'on n'en a pas....).

A chaque réveillon, notre grippe-sou ronchon fermait ses volets pour ne pas voir les fenêtres illuminées des gens du voisinage qui fêtaient Noël en famille et s'adonnait à son seul plaisir : casser des noix... (Ben quoi ? Il adorait les noix et on a les passions qu'on veut dans la vie, non, mais!). Malheureusement pour notre déprimant ami, il ne savait pas les ouvrir et pour goûter une seule de ses petites friandises, il devait manquer s'ouvrir la main une centaine de fois avec son couteau...

Un soir de Noël, Grüber essayait comme à l'accoutumée d'ouvrir ses fichues coques lorsque la pendule le fit sursauter. Le couteau ripa entre ses doigts et acheva sa course dans sa paume... Déçu, blessé, Grüber prit alors une décision qui devait marquer les siècles à venir... (quoi, tout ça à cause d'une noix ? Vous avez vu ce que Newton a fait avec une pomme ? ).

Le lendemain, notre homme fit appeler le héraut du village et lui fit part d'une étrange requête...

Ce dernier se gratta la tête et alla voir le bourgmestre

pour confirmation.

— Bah...Pourquoi pas...? En ces temps troublés, cela devrait distraire tout le monde.. et si on peut soutirer un peu d'argent à ce vieux grigou..

L'après-midi même, l'ensemble du village put donc entendre une bien curieuse proclamation :

— Oyez, oyez, braves gens...! Toute personne qui sera capable de trouver un moyen rapide et sûr d'ouvrir les noix du sieur Grüpper recevra de sa part la somme de 100.000 marks et sa reconnaissance éternelle...

— Je me fiche bien de sa reconnaissance, chuchota Jan Müller, le bûcheron. Mais ces 100.000 marks feraient bien mon affaire...

— Ne rêve pas, lui répondit son ami Tüpper Wartz, le menuisier, cet argent est à moi...

Dès le lendemain, des dizaines de voisins plus ou moins proches, tous devenus inventeurs en une nuit se pressaient devant la porte du vieil homme. Et, jour après jour, la mascarade s'installa.

### **Jour 1 :**

— Vous êtes sûr que cela va marcher ?

— Comme sur des roulettes! Faites confiance à ce bon vieux Jan Müller !

— Mais je ne vois pas en quoi bûcheron et inventeur sont compatibles...

— Je ne suis pas ingénieur mais ingénieux! C'est le plus

important... Voyez.. Je place cette noix ici, je lève ma hache et...

— Ma table !!!!!

— Bah... Ce n'est qu'une petite entaille de rien du tout... enfin... maintenant que vous en avez deux, vous pourrez aussi vous en servir de console pour y poser un vase à l'entrée.... Cela se fait beaucoup à Berlin...

### **Jour 2 :**

— J'ai appris votre mésaventure avec mon ami Müller... Avec moi, cela ne sera pas la même chanson...

— Je ne vois pas en quoi un menuisier est plus adapté qu'un bûcheron pour trouver une idée pour...

— Vous allez voir... C'est tout simple... Je sors une noix que je pose sur la table et ma scie...

— Ma table !!!!

— Je ne l'ai pas coupée en deux comme un certain incompétent de ma connaissance... et en plus, maintenant, vous avez une jolie démarcation pour qu'un menu puisse tenir debout dans l'entaille.. C'est très tendance dans les grands restaurants de Bonn...

### **Jour 3 :**

— Je suis venue car les étoiles me l'ont dit... J'ai reçu ce don de ma grand-mère, la sorcière guérisseuse de la forêt...

— Le don d'ouvrir des noix ?

— de me faire entendre...

— de qui ? de la noix...?

— (s'assoit et ferme les yeux) : Chut à présent... Esprit du foyer es-tu là ? Gèle l'air autour de cette noix pour qu'elle casse plus facilement... Je te le demande...

— Euh... Il ne se passe rien, là ?

— Vous croyez que Bonn s'est construite en un jour ? Taisez-vous un peu... Quand les esprits seront prêts, vous verrez..

#### **Jour 4**

— Attendez voir, m'sieur... Vous allez voir, je m'en vais l'ouvrir, votre noisette !

— C'est une noix... et je ne voulais que des adultes !

— Vous allez voir... Je suis super calé aux billes... Je prends une autre noix, je vise, je tire... et je recommence... Je vais y arriver... Attendez un peu...

#### **Jour 5**

— Sur le champ de bataille, j'ai ouvert des choses autrement plus difficiles... Avec les camarades, on vous explosait une boîte de sardines à dix pas...

— Je ne veux pas qu'elle explose... et un fusil ne me semble guère approprié...

— Vous inquiétez pas... Regardez... Je recule, je vise et je tire...

— Ma table !!!

— (se gratte l'oreille, ennuyé): l'angle d'incidence n'était pas bon... J'aurais dû tirer une balle rasante... Mais maintenant, vous avez une balle de fusil bavarois dans le bois de votre table... demi-table... Ça va devenir un meuble historique... Attendez... je recommence...

La balle ricocha sur la table et partit à droite, la noix partit à gauche, la balle ricocha sur le mur de droite, la noix sur celui de gauche, noix et balle se croisèrent, hélas sans se rencontrer avant de se ficher dans le mur à deux centimètres de la tête du paysan pour la balle et de retomber par terre pour la noix.

—Vous voulez m'assassiner !

— Mais pas du tout, voyons...

### **jour 34**

Le perron du paysan était vide. La mission “casse-noisette” était un échec... on la classa et on passa à autre chose...

Les mois passèrent... La neige revint... Noël allait bientôt refaire son apparition et Grüber regardait avec tristesse son gros tas de noix qu'il lui faudrait encore ouvrir avec un couteau au risque d'y laisser un doigt...

Au moins, c'était plus sûr qu'avec une hache, une scie ou un fusil... mais la consolation était maigre...

Pendant ce temps, à l'autre bout du village, un drame se jouait dans la maison de Karl Von Jurger, le fabricant de jouets. Sa femme hurlait devant la porte de son atelier...

— Karl ! Ca suffit ! Ouvre cette porte !

—Eh bien, ma commère, lui cria madame Jüpper depuis sa fenêtre... Que vous arrive t-il ?

—Voilà t'il pas que le Karl me fait des siennes ? Il s'est enfermé là-dedans il y a trois jours et pas moyen de lui faire passer une flammenküche ou un verre d'eau...! Il va me faire un malaise !

—Sûr, c'est fâcheux... Vous savez ce qu'il a ?

—Je ne sais pas...

La nouvelle de ccette bizarrerie ne manqua pas de faire le tour du village et un public conséquent se massa devant l'atelier...

— Qu'est-ce qu'il fait à votre avis ? demandait Frau Müller.

— 10 marks qu'il prépare des poupées pour nos filles...

— ou des patins pour nos garçons...

— Je prends les paris.. Qui mise sur les patins...?

— Dites... En attendant qu'il sorte, vous n'auriez pas une petite faim...? 3 marks la tartelette... pas cher...

— Une chaise ? Un coussin ? Pour deux marks, attendez confortablement !

Le brave artisan, bien ignorant d'être devenu une attraction touristique de premier ordre continuait sa besogne... Le jour...

— Une boisson ? Une ombrelle ?

Et la nuit...

— Un oreiller ? Une couette ?

Cinq jours et cinq nuits passèrent... A l'aube du sixième jour, un enfant ouvrit un oeil ensommeillé... :

—Regardez! Il sort...!

Le brave homme, en effet sortait enfin, porteur d'une boîte des plus mystérieuses...

—A votre avis, c'est quoi ? demanda Frau Werner.

— Trop petit pour être des poupées pour toutes nos filles...

— Il va peut-être faire un concours ?

— Alors ce sont peut-être des patins pour nos garçons ?

—Pourquoi faudrait-il encore donner des choses aux garçons ?

— Pourquoi faudrait-il encore ne penser qu'aux filles ?

— Taisez-vous! Il se dirige vers la maison du vieux Grüber !

Concentré sur sa progression et visiblement indifférent à toute cette agitation, le vieux fabriquant de jouets continuait sa route en toute sérénité...

Mais le cortège qui traversait le village en étonnait plus d'un...

— Hans ! Qu'est-ce que tu regardes par la fenêtre ?

— Le père Von Jurger a l'air bien pressé...

— Et alors ?

— La moitié du village le suit...

— Quoi? Fais voir ?... Mais... C'est quoi cette boîte...? Mais... ma parole ! Il va chez le vieux Grüber ! Il faut que je voie ça...

Et la marée humaine ne cessait d'enfler au fur et à mesure que le vieil homme approchait de la maison du payson ronchon...

Arrivé à la porte, il toqua poliment..

—Qui est là ? cria Grüber depuis l'intérieur...

—Karl Von Jurger... J'ai quelque chose pour vous...

—Entrez...

Alors commença la bousculade car les 354 personnes qui suivaient le vieil artisan voulaient rentrer dans une maison, qui, de toute évidence, ne pouvait en contenir qu'une cinquantaine...

— Laissez-moi passer, dit le bourgmestre..

— Pourquoi cela ?

— Parce que je suis le bourgmestre...

— Non, moi, décida le gendarme...

— Pourquoi ?

—Et si une dispute éclate ?

Pendant ce temps, les enfants s'étaient faufilés à l'intérieur tandis que quelques curieux plus futés se massaient aux fenêtres...

Dans le salon, Herr Grüber regardait Karl Von Jurger ouvrir son étrange paquet...

Une ravissante poupée joliment vêtue des vêtements du dimanche des mineurs des Monts Métallifères jaillit de sa boîte...

Grüpper, tout ému, prit le jouet que lui tendait Von Jurger et plaça délicatement une de ses noix dans la mâchoire de bois...

Les coquilles tombèrent au sol, libérant leur précieux fardeau...

Ravi, Grüpper avait retrouvé ses dix ans et s'amusait comme un petit fou... jusqu'au moment où il croisa le regard d'une petite fille...

Pris de remords, il lui tendit son joli cadeau :

— Tu veux essayer ?

Le sourire chaleureux que lui décocha la fillette le ramena au temps béni où il n'était pas encore riche et où il avait encore des dizaines d'amis...

Il vit alors pour la première fois ce qu'il avait occulté depuis des années.... Les enfants curieux qui évitaient sa maison et remplissaient de leurs rires et de leur joie de vivre les autres parties du village... Les habitants, pressés contre ses carreaux, dont certains, qui n'osaient même pas lui adresser la parole, avaient pourtant été ses camarades de jeu... Grüpper fit un grand signe :

— Entrez ! Entrez vite !!!

Les curieux ne se firent pas prier et on fit rapidement mander un domestique pour acheter un bon repas pour tout le monde. Quand au fabricant de jouets Karl Von Jurger, il reçut un magnifique atelier flambant neuf...

Depuis ce jour, le vieux grigou ne laissa plus jamais son salon vide de visite et mit sa fortune au service du bien-être de la communauté, devenant ainsi un des membres les plus appréciés de la région...

Quant au casse-noisette, il ne quitta le dessus de la cheminée qu'une fois en dehors des nuits de Noël : le jour où Karl Von Jurger lui cousit un ravissant uniforme rappelant celui des grands officiers que l'on voyait souvent au village, venant se détendre au café entre deux batailles...

C'est ainsi qu'il devait séduire le grand auteur E.T.A Hoffmann qui en fit le héros de son histoire... La légende était née...



# Le bûcheron enguirlandé

Le bûcheron Hans Trapp n'était pas un homme malheureux : il passait ses journées au grand air, à admirer la nature, tandis que sa femme, la belle Martha, gardait sa maison propre et accueillante...

Trapp aimait sa femme : elle était gentille, tendre et plutôt jolie... mais elle détestait la forêt autant qu'il l'aimait : pour elle, le plus bel endroit du monde se trouvait entre sa huche à pain et sa cheminée...

— Tu devrais voir de belles choses, lui disait souvent son mari...

— J'en vois beaucoup... J'ai même décidé d'en rajouter... rétorquait-elle. As-tu vu notre nouveau napperon sur le guéridon...?

Arrivé à ce point de la conversation, notre bûcheron saisissait sa hache, sifflait son chien et s'engouffrait dans la forêt dense qui entourait sa maison...

Ce jour-là, Trapp était parti de bonne heure afin de trouver un bel arbre pouvant satisfaire le bourgmestre qui avait commandé un conifère de belle taille afin de remplacer la poutre maîtresse du toit de l'hôtel de ville qui menaçait de céder sous le poids des années et sous celui des colonies de termites qui en avaient fait de toute évidence, la destination tendance de leurs moindres

déplacements.

La forêt était silencieuse et l'homme n'entendait que le bruit feutré de ses bottes qui s'enfonçaient dans la neige tendre ou celui, plus discret, des pattes de son berger qui laissaient mille traces à côté des siennes...

Le froid était piquant mais Trapp adorait ce temps vivifiant qui gardait ses sens en éveil...

Il arrivait à une clairière et le spectacle qui s'offrit soudain à ses yeux était d'une telle beauté qu'il en lâcha sa hache....

Au centre d'une étendue immaculée à l'aspect cotonneux se dressait un sapin de taille moyenne, à la silhouette harmonieuse et au feuillage d'un vert intense... Ses branches couvertes de givre scintillaient de mille feux, doucement caressées par la lumière dorée du levant qui se reflétait dans des stalactites cristallines d'une grande pureté. Notre bûcheron, bouche bée devant tant de majesté mit un instant avant de recouvrer ses esprits...

Lorsqu'il les retrouva enfin, il courut à perdre haleine vers sa demeure pour annoncer sa découverte à sa tendre moitié.

— Chérie! jeta t-il en entrant, devine ce que je viens de voir !

— Ôte tes chaussures, je viens de cirer...

— Il y avait un arbre dans la forêt...

— Lève-toi, je suis en train de nettoyer le fauteuil...

— Un sapin.. couvert de givre...

— Je vois... Lève les pieds pour que je puisse balayer...

Notre homme hocha la tête... Il ne servait à rien de lui décrire la scène : elle manquait trop d'imagination...

Le lendemain matin, notre bûcheron repartit en forêt, fermement décidé à ramener à la maison l'objet de son admiration afin que sa femme puisse, elle aussi connaître cet état de grâce forestière. Il retrouva sans peine le merveilleux conifère, le coupa délicatement et le ramena avec précaution chez lui, veillant sur le chemin à ce qu'aucune aiguille de givre ne quitte la majestueuse ramure.

Arrivé dans son salon, il déposa son précieux fardeau avec un sourire devant la cheminée, attendant que sa femme rentre à la maison...

L'effet ne fut pas celui qu'il attendait :

— Arrrrrrgghhh ! Mon parquet ciré ! Il est trempé !

Le givre, les merveilleuses stalactites scintillantes n'avaient pas résisté à un bon feu de cheminée et inondaient à présent le salon.

— Comment je vais réussir à sauver ça ! Vite ! De la cire d'abeille ! Sors-moi ce truc d'ici ! Il va perdre ses aiguilles partout !!!!

Bien malheureux, le bûcheron sortit la tête basse, son sapin sous le bras...

— Evidemment, songea-t-il... J'aurais dû y penser... La beauté des bois reste dans les bois... Elle est éphémère... mais si elle ne l'était pas...

Un sourire fleurit sur ses lèvres et il fonça chez le

pâtissier du village.

Ce dernier se gratta la tête, perplexe...

— Habiller un arbre avec des cristaux de sucre ? C'est l'idée la plus bizarre que j'aie jamais entendue... Tu ne préférerais pas qu'on y accroche des bretzels ?

— Tu peux le faire ?

— Oui... mais... Tu es sûr ?

— Certain.”

Ce soir-là, le bûcheron courut chez lui et plaça son arbre à la parure éternelle devant la cheminée.

La lumière dorée des flammes faisait briller les cristaux de mille feux...

— Cette fois, elle va être éblouie...

Mais l'éblouissement n'était pas non plus pour ce soir-là.

—Aaaarrrrrggghhh ! Mon tapis ! C'est quoi cette pâte collante ? Et en plus, il y a plein d'aiguilles collées ! C'est quoi cette horreur ?

Cette horreur était le résultat bien connu de la fusion de cristaux de sucre soumis à une forte chaleur... Un sirop épais suintait sur le tapis et les gouttes tombées trop près de l'âtre commençaient à caraméliser...

— Au moins, ça sent bon ? hasarda le bûcheron.

— Sors cet arbre d'ici !!!

Démoralisé, notre homme sortit, son sapin sous le bras et son chien sur les talons.

— Il doit bien exister un moyen pour lui montrer tant de

beauté...

Son regard tomba sur l'échoppe de l'artisan verrier qui achevait de faire tourner ce qui allait devenir un vase avec dextérité...

Une nouvelle idée se présenta au bûcheron frustré.

Cette fois, cela se passerait bien...

Ce soir-là, la femme rentra et resta stupéfaite : un arbre merveilleux couvert de pampilles étincelantes illuminait le sombre salon. Seule la lueur dorée des flammes dansait sur les facettes cristallines qui tintaient doucement en s'entrechoquant avec douceur...

— C'est magnifique... murmura la femme à son mari tout heureux...

Le bûcheron tout content invita toutes ses connaissances à admirer son oeuvre et bientôt, tous les voisins, fortement encouragés par leurs enfants se dirigèrent vers le verrier et vers la forêt afin d'avoir leur propre arbre de Noël.

De ce jour, aucun Noël ne se passa d'un arbre aux décorations magiques et le village tout entier voua une grande reconnaissance au bûcheron pour leur avoir apporté cette idée magique.

Quand à ce dernier, il continua à chercher la beauté en forêt... avec sa femme qui ne veut plus rien rater de ce merveilleux spectacle...



## Devant la cheminée...

Beaucoup affirment que le père Noël n'est autre que la version moderne de Saint Nicolas, un grand homme qui, connu pour ses miracles, monté sur un âne, la coiffe majestueuse et la crosse à la main avait, dit-on pour habitude de se montrer bon, en particulier envers les enfants.

Mais peu imaginent ce héros autrement que comme un vénérable vieillard doté d'une magnifique barbe immaculée. Pourtant, il fut une époque où Saint-Nicolas, évêque de Myre et héros de chansons populaires était un jeune homme comme tant d'autres... Il vivait chez son oncle, un homme très riche et très important dans un beau quartier de la ville peuplé de gens riches et bien comme il faut.

Mais parmi ses voisins, le sieur Gontran de la Rochefaille n'était pas le plus chanceux... Penchons-nous sur son cas et retrouvons-le au 4, rue de la Raspaille, dans le quartier le plus pauvre de la ville, déprimé devant une misérable mesure avec Sara, Marie et Louison, ses trois filles et deux pauvres bagages...

— Marie: Etes-vous sûr que c'est bien ici, père ?

— Hélas oui, ma pauvre enfant... Notre situation ne nous permet pas mieux, désormais...

— Marie : C'est que c'est si sombre...

— Louison : se décourager ne sert à rien... Et puis qui sait si après un bon nettoyage et un peu de restauration, cette maison ne sera pas des plus accueillantes ?

— Sara : Tu as raison... Mettons-nous au travail ! Père a perdu sa marchandise en mer mais après tout, nous avons toujours notre nom et notre honneur... Nous allons nous en sortir...

— Le père, ému : Mes chères enfants... Au moins, je n'ai pas perdu mon plus cher trésor...

\*\*\*

L'hiver suivant fut glacial et le marchand, malgré ses efforts ne parvenait pas à subvenir aux besoins de ses filles... Il était penché sur son pupitre, comptant ce qui leur resterait après avoir payé leur loyer quand on frappa à la porte.

Le père frémit : c'était toujours, dans les histoires, dans des moments comme ceux-là que le diable venait vous proposer quelque ignoble marché.

Ce n'était pas lui mais Jean de la Futaie, un de ses anciens voisins des temps heureux et Gontran songea que le diable ou cet homme, cela ne devait pas faire une énorme différence...

Jean fit trois pas et fronça le nez avec dégoût :

— Gontran... Mon pauvre ami.. On m'avait dit que tu avais dû réduire ton train de vie mais je n'imaginai pas à ce point...

— Qu'est-ce que tu veux, Jean ?

— Te sauver la vie... et je pense que tu sais ce que je vais te proposer..

Le coeur du pauvre homme se serra : il connaissait l'obsession de son voisin pour sa fille aînée, Marie.

— Marie ne veut pas de ce mariage...

—Mais elle est malade si je ne me trompe pas... As-tu de quoi payer le docteur ?

— Elle est à l'hospice...

— Avec des miséreux malades autour d'elle qui auront tôt fait de la rendre plus souffrante encore... Tu préfères donc la voir morte que mariée avec moi ?

Gontran frémit : prononcer ces mots leur donnaient une réalité qu'il se refusait à admettre.

— Et tes autres filles ne vont pas tarder à la suivre, m'a t-on dit... Sarah tousse beaucoup ces temps-ci... et Louison a perdu ses belles couleurs et se lève fort tard le matin...

— Tu es bien renseigné...

— Je m'inquiète pour mes voisins, c'est tout... Combien de temps pour que ta famille succombe sans soins ni nourriture ? Il se trouve que mes frères accepteraient dans leur grande bonté de s'encombrer de ces pauvresses sans le sou qu'ils ont la faiblesse de trouver décoratives...

— Mes filles ne voudront jamais...

— C'est à toi de prendre cette décision : les voir vivre, riches et respectables, ou les voir mourir de misère ici... J'attends ta réponse, ici et maintenant...

— Il faut que je leur en parle...

— Je ne reviendrai pas dans ce taudis une seconde fois...  
C'est maintenant ou jamais.

Le pauvre homme essaya de se concentrer malgré les battements de son coeur affolé.

— Si j'accepte, les feras-tu soigner ?

— Penses-tu que notre famille voudrait de femmes souffrantes ? Bien soignées, bien nourries, bien vêtues et en sécurité... Comme jadis...

Gontran soupira, le coeur déchiré. Il signait bien un pacte avec le diable ce soir-là.

— C'est d'accord... Sauve-les, prends-en soin et vous pourrez les épouser.

— Les mariages auront lieu vers Noël, les 23, 24 et 25 décembre... De quoi leur donner le temps de guérir et de se remplumer un peu pour ne pas avoir l'air pitoyable devant l'autel... A bientôt....

Comme le pauvre homme s' y attendait, la nouvelle de leurs prochaines épousailles désespéra ses filles mais elles se résignèrent en songeant que si l'une refusait, cela pourrait gâcher les chances des autres qui mouraient de misère sans assistance...

Marie fut ramenée à la maison et pendant des semaines, les médecins les plus réputés s'occupèrent avec constance des trois filles. Puis ce fut le ballet des cuisinières qui “remplumèrent” les trois fiancées avec de bons petits plats..

Vu de l'extérieur, la situation de la famille semblait

s'arranger.

Vu de l'intérieur, les filles vivaient un véritable cauchemar et la période de l'avent prenait des allures de compte-à-rebours avant exécution.

— Plus que dix jours, disait Marie...

— Ca va bien se passer, affirmait Louison.

— Après tout, ils ne sont peut-être pas si affreux, avançait Sara...

— Mais ils ont au moins soixante ans, soupirait Louison...

— Ils sont peut-être gentils... espérait Louison...

— Je sais déjà que le mien est pire que la teigne, déplora tristement Marie.

Les deux autres ne purent qu'acquiescer, désolées...

On était le 22 décembre au soir. Marie alla se coucher, le coeur lourd. Demain, elle quitterait son père et ses soeurs pour toujours, pour aller vivre avec un homme qu'elle détestait... mais les autres seraient en sécurité. C'était tout ce qui comptait.

Elle se glissa sous les draps humides bien moins glacés que son coeur et écouta le clocher égrener les heures... Deux heures... Ses soeurs dormaient-elles ?

Il faisait si froid... Elle jeta un oeil à la cheminée obscure. Avait-elle servi un jour ? Quelqu'un avait-il eu déjà les moyens d'y faire brûler une bonne bûche ?

Ses chaussettes pendues là mettraient une éternité à

sécher mais c'était encore l'endroit le plus logique, face à la fenêtre...

Marie se retourna dans son lit... A quoi bon ? Elle ne pourrait jamais dormir... Les larmes lui montèrent aux yeux et elle éclata en sanglots, tentant de les étouffer dans l'étoffe rêche de ses draps pour que les autres ne l'entendent pas...

Le clocher sonna trois heures... A ce moment, le roulement régulier des sabots d'un cheval lancé au galop résonna sur les pavés mouillés. Un objet lancé à vive allure passa à travers la fenêtre et atterrit dans la chaussette suspendue.

Marie soupira :

— Heureusement que nous n'avons pas les moyens d'acheter des vitres... Elles seraient cassées... Mon malheur n'est-il pas assez grand que l'on vienne me lancer quelque caillou ? Pense t-on que mon mariage est une chance ?

Elle se leva tristement pour aller vider sa chaussette et son coeur fit un bond :

— Ce n'est pas un caillou... C'est une bourse... Non... Pas d'espoir... Sûrement un mauvais plaisantin... Très riche avec une bourse de velours et un cheval... Oh, mon dieu!!! Ce n'est pas possible !

Dans la bourse se trouvaient pas moins de cent pièces d'or.

-Ce n'est pas vrai... Sara !!!! Père !!! Louison !!!

Affolé, le reste de la famille arriva :

— Qu'il y a t-il mon enfant ? s'inquiéta Gontran.

— Regardez ! Un homme vient de lancer cela !

Sara joignit les mains, émerveillée :

— Il y en a pour une fortune...!

— Tu vas pouvoir choisir ton époux avec une dot pareille ! s'exclama Sara.

-C'est vrai, dit Louison, ravie.

-Il n'en est pas question ! protesta Marie. Nous allons rembourser les médecins et la nourriture et il y a là de quoi vivre confortablement !

— L'une d'entre nous doit choisir son époux et faire un beau mariage! s'insurgea Louison.

— Et ce sera toi, ma chère soeur ! C'est ton miracle ! insista Sara. Ne t'inquiète pas pour nous...

Gontran regardait ses filles avec un mélange de tristesse et de fierté : il aurait voulu qu'ils suivent les conseils de Marie mais il savait que garder l'argent pour elle seule lui assurerait de redevenir une grande dame et de choisir celui qu'elle aimerait.. Le ciel lui avait apporté son aide. A elle seule. C'était un signe qu'il ne fallait pas ignorer...

On était le 23 décembre au soir. Jean de la Futaie avait été furieux de voir son mariage annulé de la sorte mais s'était consolé à la vue des trente pièces d'or qu'il avait reçu en dédommagement, trésor qui avait fait taire les moqueurs.

Ses frères avaient insisté pour que leurs épousailles soient maintenues.

— Dans le meilleur des cas, on épouse une beauté et dans le pire, on reçoit trente pièces d'or... On serait fou d'annuler, répétaient-ils en se frottant les mains...

C'était maintenant au tour de Sara de se lamenter dans sa chambre...

— Courage, Sara... Ta soeur a eu un miracle... Elle est en sécurité... Avec ton mariage, tu ne pèseras plus sur le budget de la famille et à deux, père et Louison s'en sortiront... et je pourrai leur donner de l'argent en toute discrétion.. et Marie en fera autant quand elle se sera trouvée un riche mari... Tout va bien se passer... Qui a besoin d'un mari qu'on aime de nos jours ? Et il est peut-être moins méchant que son frère...

Mais malgré elle, la jeune fille surveillait les coups de l'horloge et le bruit d'un galop sur les pavés...

A trois heures, elle se leva et alla près de la fenêtre en faisant bien attention à ce qu'on ne la vit pas... Peut-être que le cavalier miracle allait refaire son apparition...

Les trois coups sonnèrent. La rue restait déserte.

Sara alla se recoucher, le coeur lourd...

Il devait être trois heures et quart lorsque ce qu'elle attendait arriva...

Sara se rua à la fenêtre : un fringant cavalier arrivait à hauteur de la maison. Il saisit quelque chose à sa ceinture et le jeta avec adresse. Le projectile atterrit dans la

chaussette que la jeune fille avait suspendue à la cheminée.

Cette dernière se rua sur elle pour en vérifier le contenu.

-Père ! Marie ! Louison !

Les intéressés arrivèrent, le coeur plein d'espoir.

— Toi aussi ? demanda simplement le père.

— Moi aussi. Annulons le mariage de Louison. Si nous ôtons 90 pièces d'or pour dédommager nos fiancés et 10 pièces d'or pour les médecins et les cuisiniers, il nous restera 33 pièces d'or pour espérer faire un beau mariage...

— Pas question ! dit Louison. Si vous partagez en deux, vous ne devrez ôter que 60 pièces, 70 en comptant les médecins et vous aurez 65 pièces chacune... De quoi épouser un noble ou un avocat...

— Quelle importance ? s'irrita Marie.

— Je veux que vous puissiez choisir celui que vous aimerez ! Sans vous soucier de son origine ! Que vous fassiez de beaux mariages !

— Mais...

— Pas de mais !

On était le 24 décembre au soir.

Luc de la Futaie avait été ravi de voir son mariage annulé et était arrivé, triomphant, dans le bureau de son frère :

— Trente pièces d'or! Je n'ai pas perdu ma journée !

— Mais tu as perdu ta fiancée...

— Des filles aussi jolies, j'en trouverai toujours et en plus, j'ai une petite fortune en bonus... Que demander de plus...?

Louison ne pouvait dormir... Aurait-elle son miracle, elle aussi ? Elle aurait dû accepter la décision de ses soeurs...

— Non... Avec ça, elles seront à l'abri de manière plus sûre... Et moi mariée, père sera à l'abri du besoin...

Elle s'approcha de la fenêtre...Et si, elle aussi avait droit à son miracle ?

Qui était ce cavalier ? Un ange envoyé par Dieu en cette période de Noël ? Alors, si elle priait bien, peut-être y aurait-elle droit, elle aussi ?

Pendant ce temps, Gontran et ses deux autres filles réfléchissaient:

— Et si Louison avait droit à son miracle ?

— Ce serait merveilleux...

— Et ce serait l'occasion de remercier enfin notre mystérieux sauveur...

— Qui cela peut-il être ? se demanda Marie...

— Un homme...vu sa stature, devina Sara...

— Riche de toute évidence, avança le père.

— Jeune, supposa Marie.

— Pourquoi jeune ?

— Il faut une bonne vue et le geste sûr pour arriver à lancer une bourse dans une chaussette placée en hauteur, à trente pas, sur un cheval au galop...

— Pas faux, approuva Sara. Mais même s'il passait cette nuit, comment le remercier...?

— J'ai une idée, déclara Gontran.

Trois heures sonnèrent. Louison, le coeur battant, attendait dans la pénombre... Trois heures et quart... Trois heures et demie... Son coeur de serra... Pas de miracle pour elle ?

Soudain, le galop providentiel se fit entendre et la bourse finit sa trajectoire dans sa chaussette.

Louison appela mais nul ne lui répondit. Elle comprit soudain ce qu'il se passait et descendit les escaliers à la hâte.

Le fier destrier de l'inconnu filait comme le vent et arriva au coin de la rue. Le cavalier le fit piler net. La monture se cabra, mécontente.

Un homme était debout sur la chaussée, les bras écartés.

Si le cavalier était un ange comme le pensait Louison, c'était à présent un ange en colère...

— Par les trompettes de Jericho ! Vous êtes fou ou quoi ? J'aurais pu vous tuer !

Gontran s'approcha de la monture suivi de ses filles. Le visage de l'inconnu restait dans l'ombre mais cette voix

lui était familière.

— Nous voulions vous remercier....

— En mourant la veille de Noël ? Beau cadeau que vous m'auriez fait là !

— Qui êtes-vous ?

— Est-ce si important ? Je ne fais pas ça pour des remerciements !

— Je le sais bien, dit Gontran, mais je me dois de le faire...

L'inconnu soupira et fit avancer sa monture. On put alors voir son visage, illuminé par la clarté de la lune.

Marie poussa un cri :

— Nicolas !

Gontran tressaillit en reconnaissant le jeune homme.

— C'était donc vous... Je vous remercie grandement pour votre aide... Je vous rembourserai dès que possible...

— Cet argent est pour vous ! protesta le jeune homme. A quoi donc servirait mon héritage si ce n'est à aider ceux qui en ont besoin ?

Le troisième frère fut remercié et ravi de recevoir ses 30 pièces d'or.

Sara épousa un jeune noble qu'elle aimait depuis longtemps déjà, Louison, un beau chevalier qui avait ravi son coeur et Marie, un riche marchand fou amoureux qui la choya avec tendresse.

La famille retourna vivre dans son ancienne demeure et

ne manqua jamais de saluer leur jeune voisin à qui elle  
devait son bonheur retrouvé.



# Les fruits de cristal

S'il était bien une chose que Jürgend Häuser possédait, c'était l'amour de son métier de verrier. S'il était une chose qu'il ne possédait pas, c'était tout le reste.

Sa femme ne cessait de lui répéter que ce passe-temps dépassé n'était pas rentable, Häuser ne voulait pas abandonner.

— L'âge d'or est passé...

— On fabrique bien des vitraux pour toutes les cathédrales qui se construisent en ce moment...

— Alors prépare ta valise et va aider à la construction de cathédrales ! Ici, tu ne sers à rien !

— Un riche bourgeois aura peut-être besoin de verres pour accompagner son argenterie...

— De verres ? Il faudrait déjà avoir de la nourriture à mettre dans les assiettes ! Les riches n'achètent pas de verres, ils achètent de quoi manger comme nous le ferions si nous en avons les moyens !

En général, arrivé à ce point de la conversation, le verrier soupirait et retournait à son atelier pour fabriquer de belles choses que nul ne lui achetait jamais...

Ce jour-là, pourtant, il changea d'avis à quelques pas de la porte de son atelier et opta pour une promenade en ville.

Comme chaque année, chacun se préparait à la veillée de Noël.

Les habitants décoraient rues et maisons de guirlandes de houx, les échoppes étalaient étoffes de prix et encens...

Sur la grand place, on installait l'arbre de Noël.

Il était immense...

Tout autour, les gens hochaient la tête d'un air navré.

— Un si bel arbre... Quel dommage...

— Que se passe t-il ? demanda notre homme.

— C'est évident ! lui rétorqua une femme, excédée. On ne pourra pas décorer l'arbre cette année...

— Pourquoi ?

— Etes-vous stupide ou vivez-vous ailleurs ? Les récoltes ont été pitoyables... On se rappellera sûrement de l'année 1358 comme d'une année noire...

— Quel rapport entre cet arbre et les récoltes ?

— On ne va pas sacrifier des pommes destinées à nourrir nos enfants pour décorer un arbre aussi beau soit-il !

— C'est bien vrai, approuva un homme. Mais alors, que faire ?

— Ramasser des pommes de pin ? suggéra un vieil homme.

— Un sapin avec des pommes de pin... On ne verra

même pas la différence avec un arbre non décoré...

— Des boules de cire d'abeille ? proposa une femme.

— Vous avez des abeilles, vous ?

— En tissu ? proposa le tailleur.

— Ca va moisir et se décolorer avec la pluie...

Le verrier regarda les mines sombres et abattues et eut soudain une idée.

Il courut jusqu'à son atelier et s'y enferma avec entrain.

Pendant des jours, il joua du soufflet, créant avec exaltation ce que son imagination lui dictait sans prendre un instant de répit.

Rouge d'excitation, couvert d'une sueur qui devait autant à la chaleur du foyer qu'à sa concentration, il produisait avec rapidité et efficacité des objets dont nul n'aurait pû deviner l'utilité.

Après quatre jours de dur labeur, il quitta son atelier portant avec ardeur une énorme caisse emplies de verrerie scintillante. Il faisait nuit noire.

Sa femme l'arrêta et saisit un des objets avec curiosité :

— C'est quoi ? On ne peut pas le poser... Ni le remplir... Cela fait quatre jours que tu travailles pour faire ça ?

— Tu verras. Rejoins-moi sur la place au lever du soleil.

— Tu vas sortir à cette heure ? Mange quelque chose au moins...

L'homme embrassa son épouse avec entrain sur le front avant de lancer joyeusement :

— Pas le temps !

La femme le regarda partir, atterrée :

— Ca y est... Mon homme a perdu la tête... Quel malheur !

Pendant ce temps, l'objet de son inquiétude fonça chez Herr Gunter, son voisin. Ce dernier ouvrit sa porte tout ensommeillé, encore coiffé de son bonnet de nuit et grogna :

— C'est pour quoi ?

— J'ai besoin de votre cheval, voisin et de votre charette !

— A deux heures du matin ?

— Oui ! répondit le verrier tout excité.

Herr Gunter le regarda avec curiosité :

— Que préparez-vous là ?

— Une belle surprise qui fera plaisir à tout le monde ! Du moins, je l'espère... Venez sur la place au lever du soleil et invitez qui vous voudrez !

Herr Gunter se gratta la tête, perplexe, en le voyant disparaître dans la nuit avec son attelage...

— Bizarre... mais prévenons tout de même... Si jolie surprise il y a... On en a bien besoin en ce moment..."

Dans le noir, la moitié de la ville se pressait autour de la place :

— Vous savez ce qu'on fait ici ? demanda Herr Tundler, le boulanger.

— Pas la moindre idée... rétorqua Frau Schneider, la cuisinière de l'avocat Feider.

— Bousculez pas !

— Qui m'a marché sur le pied ?

— C'est peut-être moi... Est-ce votre bras ?

— Quelqu'un pourrait-il enlever son chapeau de mon visage ?

Enfin les premiers rayons du soleil pointèrent timidement.

— Vous avez vu ? Qu'est-ce que c'est ?

Une lueur étincelante verte venait de trouer la pénombre...

Une autre suivit, rouge celle-ci... Puis une jaune... violette...

Peu à peu, mille étoiles colorées apparaissaient dans la pénombre et l'assistance émerveillée vit apparaître le plus merveilleux sapin de Noël que l'on avait jamais vu.

— C'est féérique... murmura Frau Jensen...

— Allez réveiller les enfants !

— Je vais chercher monsieur le comte ! C'est magique !

Ce matin de Noël-là fut unique: jamais on n'avait été aussi heureux et la beauté du spectacle faisait oublier les estomacs creux.

Le comte, émerveillé, commanda deux centaines de ces boules au verrier et invita ses amis qui s'extasiaient devant son sapin.

Bientôt notre verrier dut faire face à des centaines de commandes venues des plus grandes familles d'Europe et tout le monde voulut orner son sapin de ses oeuvres.

Devenu très riche, notre verrier n'oublia jamais les plus démunis à qui il offrait chaque année un sapin richement décoré et un bon dîner...

Quand à ses boules, elles nous enchantent aujourd'hui encore à chaque réveillon...



# Douce Nuit

En cette froide journée du 24 décembre, le prêtre Joseph Mohr préparait avec application la messe de minuit... Cela faisait des heures qu'il rédigeait, froissait, recommençait mais cela en valait la peine... Ce serait une célébration mémorable ! Il fallait de la solennité... un peu de pédagogie... de la bienveillance et de la magie...(bien chrétienne, bien sûr)...

Joseph n'était à Oberndorf que depuis un mois seulement et il ne connaissait pas encore très bien les paroissiens... Il avait rencontré l'organiste de l'église mais l'avait très peu vu tant ce dernier était occupé par son travail d'instituteur... Il lui avait paru sérieux et sympathique mais pour le reste...

Joseph se sentait un peu seul ... Tout le monde préparait la fête du réveillon et il devait reconnaître à cet instant qu'il n'aurait pas détesté faire une petite pause pour aller jeter un coup d'oeil en cuisine afin de voir ce que sa bonne, Martha, lui avait préparé...

Non. Pas de distraction... Tout devait être parfait.

Il relut pour la énième fois son discours et se hâta vers l'église. Derniers repérages...

Le fier édifice était plus glacé encore que l'extérieur... Penser à chauffer avant la nuit... Décorer la chapelle et l'autel... Préparer son plus beau chasuble... Les sièges...

Voilà... Parfait... Il se tiendrait là et l'orgue majestueux ferait entendre sa puissante symphonie...

Il avait peut-être besoin d'être accordé... Il n'avait pas eu le temps de s'en servir, toutes les messes ayant été assurées par son prédécesseur qui lui avait tout expliqué avant de partir trois jours auparavant...

Il alla vers l'instrument et enfonça une touche... Rien.

Il en essaya une autre...

Toujours rien...

Le bon sens de Joseph prit le dessus afin de ne pas trop paniquer:

— Bon... Ce ne sera pas compliqué à accorder...

Il se glissa à l'arrière de l'instrument... Un couinement le tira de sa rêverie et trois créatures du bon dieu dotées d'oreilles rondes et d'une longue queue rose tirèrent leur révérence...

Joseph eut un terrible pressentiment et jeta un coup d'oeil au soufflet : les souris en avait fait leur festin de Noël.

Notre bon prêtre fit mander le réparateur de toute urgence.

— Ah, ça! fit l'homme en se grattant l'oreille, il va falloir un autre soufflet...

— Vous pouvez le changer ?

— Il faut le faire venir de Salzburg mais aujourd'hui,

c'est fermé. Demain, c'est Noël et c'est fermé aussi et le patron prend des vacances en famille pour deux semaines donc...

— C'est fermé, compléta Joseph, démoralisé.

— Désolé, m'sieur le curé... Bon Noël...

Joseph était bien déprimé : une messe de minuit sans musique ? Sans chant de Noël ?

— Comment ça, sans chant de Noël ? songea t-il tout-à-coup. On peut toujours chanter...

— Mais quelles chansons connaissent-ils? Auront-ils le temps de les répéter correctement?

Joseph réfléchit : Il fallait un chant facile à retenir qui pourrait être appris d'ici ce soir... avec un résultat mélodieux et magique...avec des paroles...

C'est vrai, ça... Quelles paroles ? Pourquoi pas le poème qu'il avait écrit deux ans auparavant et qu'il trainait depuis dans sa valise...?

— Tu ne l'as jamais montré à personne, objecta sa conscience...

— C'est l'occasion !

— Et si tout le monde trouve ça mauvais ?

— Et si on faisait une messe sans musique ?

Il est des situations d'urgence où même la raison s'incline.

— Bon pour les paroles, décida Joseph... Pour la musique...

Le seul musicien qu'il connaissait habitait sur la place du village et devait être en classe à cette heure.

Joseph courut à sa reconcontre, ses feuillets couverts de poésie sous le bras...

Franz Xaver Gruber corrigeait son 12<sup>ème</sup> cahier lorsqu'il sentit ses élèves s'agiter. Il leva les yeux et vit le curé du village, rouge écarlate et couvert de sueur, visiblement agité...

—Vous vous sentez bien, monsieur le curé ? demanda l'instituteur, étonné autant qu'inquiet.

-Monsieur Gruber, savez-vous jouer d'un autre instrument que d'un orgue...?

—Je suis guitariste à mes heures perdues...

—Alors, vous devez m'aider!

Après avoir été mis au courant, Franz Xaver Gruber mit ses élèves au travail et s'isola au fond de la classe avec le prêtre. Pendant des heures, la salle devint un lieu de réflexion intense pour tous.

Enfin, la chanson fut prête. Les élèves impatients attendaient d'entendre le résultat de tant d'efforts.

Admiratifs et ravis de participer à la réussite du point fort de cette mémorable journée, ils apprirent leur partition avec ardeur...

Le grand soir arriva. Joseph avait achevé son sermon. C'était le moment. Tout aussi nerveux, à la grande surprise des paroissiens adultes et à la grande joie des enfants, Franz quitta son orgue et s'installa sur une chaise avec sa guitare. La mélodie s'éleva, bientôt mêlée

aux voix des enfants et remplit la chapelle entière...

Les paroissiens écoutaient, éperdus d'admiration ce chant magnifique par sa simplicité qui contenait en quelques notes et quelques mots toute la magie de Noël .

Ce fut un triomphe à tel point que la chanson fut reprise partout en Europe puis dans le monde entier. Chanson préférée d'un roi, reprise par les chanteurs les plus prestigieux, elle reste cependant cette petite chose toute simple que les mères chantent à mi-voix à leurs enfants lorsque la plus belle nuit de l'année jette son voile sur le monde endormi.



# L'arbre de Noël

Un ciel plombé, une pluie battante, un vent violent qui faisait danser les feuillages dans un bruissement furieux... La nature toute entière paraissait se lamenter en ce 23 décembre 1873, dans le petit cimetière de Sillé-sur-Guillaume, faisant ainsi écho à la peine de l'élégante visiteuse qui s'y trouvait.

Cinq ans auparavant, Cécilia de France, comtesse de Nevers était encore une femme comblée, amoureuse de son mari, propriétaire du plus beau château de la région et mère d'un adorable petit garçon.

Cinq années plus tard elle avait vu son mari mourir au champ d'honneur, son château occupé par l'armée à cause de cette maudite guerre, et son fils reposait sur un lit, inconscient depuis plus d'un an. Détruite, elle ne songeait même plus à pleurer. Son parapluie ne la protégeait plus depuis un moment, mais elle n'en avait pas conscience. L'air abattu devant la tombe de son époux, elle ignorait la pluie qui ruisselait sur ses cheveux et goutait le long de son nez. Elle ne s'aperçut pas davantage de l'éclaircie. Un jeune homme blond vint refermer son parapluie.

— Ne vous laissez pas abattre...

La comtesse faillit hausser les épaules. Ne pas se laisser abattre ? Comment ? Plus rien n'allait dans sa vie

depuis cette maudite guerre...

— Il y aura des jours meilleurs... Ayez confiance...

La pauvre femme baissa les yeux, le cœur brisé :

— Merci, j'y penserai.

Le jeune garçon sourit :

— La vie reprend toujours ses droits..Votre fils...

—Je ne crois pas que cela s'applique à ma situation. Les médecins ne m'ont laissée aucun espoir... Il ne se réveillera pas.

Le jeune homme hocha la tête :

— Les médecins n'ont pas toujours raison...

Il se baissa pour ramasser deux petits cônes brunâtres vraisemblablement tombés de l'arbre voisin et en tendit un à la femme éplorée.

— Prenez.

— Que voulez-vous que je fasse de ça ?

— Glissez-le dans la main de votre fils. C'est un porte-bonheur.

— Vous êtes fou ?

— Peut-être. Mais que risquez-vous ?

La femme le regarda, partagée entre l'irritation de le voir ainsi se moquer de sa peine, l'incrédulité et un vague

espoir auquel elle avait malgré tout envie de se raccrocher. Elle tourna les talons et s'éloigna rapidement. Le jeune homme eut cependant le temps de remarquer qu'elle n'avait pas jeté son étrange présent.

À deux pas de là, une autre personne était atterrée pour une toute autre raison. Elle s'appelait Hortense Drunard et était âgée de dix ans. De petite taille, les cheveux châains et les yeux pervenche, elle avait dû être très mignonne, mais une balle perdue l'avait affublée d'une cicatrice qui barrait sa joue gauche et remontait jusqu'à son front. On avait dit à l'époque qu'elle avait eu beaucoup de chance... Beaucoup de chance ? Elle était la risée des autres enfants et leur souffre-douleur. C'était son premier problème. Son père avait été fusillé deux ans auparavant, c'était son deuxième problème. Il avait été fusillé car il était suspecté d'avoir collaboré avec les prussiens d'où une exécution clandestine par des proscrits fiers de l'être et c'était son plus gros problème car la France venait d'être libérée... Elle était la fille d'un traître... et ça, c'était impardonnable. La vie à l'orphelinat était chaque jour un peu plus horrible et ce n'était pas près de s'arranger. Hortense pleurait à chaudes larmes. Son père n'était pas un traître ! Pourquoi était-elle la seule à le croire ?

Un grattement derrière elle la fit sursauter. Un jeune homme blond la regardait avec gentillesse.

— Ça va aller. Les beaux jours reviendront.

Hortense renifla :

— C'est pas vrai.

— Si, ça l'est ! Si tu le veux vraiment. Il suffit de le vouloir très fort.

— Je ne suis pas idiote ! Ça ne marche pas.

— Tu te trompes, rétorqua doucement le garçon. Si on veut très fort quelque chose, elle finit toujours par arriver. Mais il faut vraiment le vouloir.

Hortense haussa les épaules.

— Ça sert à rien... Le mieux serait que je disparaisse... Je ne sers à rien de toute manière... Je ne suis importante pour personne...

Le garçon sourit :

— Vraiment ? Alors, tiens !

Hortense regarda curieusement ce que le jeune homme avait mis dans sa main :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quelque chose qui a besoin de toi pour exister. À toi de décider. Mais pour ces quelques graines, il n'y a maintenant rien de plus important que toi.

Hortense regardait le petit cône qui brillait dans sa main, vernissé par l'eau de pluie et se sentit soudain investie d'une grande mission.

— J'en prendrai soin, déclara-t-elle avec sérieux.

Le garçon hocha la tête.

—C'est très bien. À bientôt.

Elle leva la tête brusquement :

— Mais comment...?

Seul le vent lui répondit. Le garçon avait déjà disparu.

\* \* \*

Cent-deux enfants vêtus d'une blouse grise et de manteaux sombres jouaient bruyamment dans un coin de la cour de l'orphelinat Sainte-Lucie. Assise dans un coin, un peu à l'écart, Hortense regardait son cône pensivement. Il avait séché et perdu son aspect brillant pour devenir un petit objet sombre et insignifiant.

Hortense réfléchit : où le planter ? Pas dans la cour en tout cas. Elle était piétinée en permanence... dans la forêt domaniale ? Sur les trois hectares qui s'étendaient derrière le château, elle trouverait bien le coin idéal ! Mais où était-il, ce coin idéal ? À l'ombre ? Au soleil ? Sur un sol pierreux ou de terre meuble ? Humide ? Quel était cet arbre et de quoi avait-il besoin ?

—Tiens ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Hortense ferma machinalement le poing. Thibaut se dressait devant elle, le sourire narquois teinté de méchanceté.

—Eh bien, la boche ! Tu vas nous montrer ce que tu caches, oui ?

Il se jeta sur elle et tenta d'écarter ses doigts. Hortense savait ce que cachait cette haine farouche. Il y a cinq ans, Thibaut et elle étaient de bons camarades sinon des amis. Depuis, la guerre était passée et le père de Thibaut avait été fusillé par les prussiens car il hébergeait des résistants... et on l'avait dénoncé... Un ami des prussiens... comme le père d'Hortense... et dans la tête d'un enfant, le raccourci était facile : son père était mort et c'était la faute de son père à elle. Hortense se débattait, faisant des efforts désespérés pour ne pas écarter les doigts. La douleur devenait horrible. À la fin, Thibaut, radieux, brandit triomphalement le cône.

— Alors, c'est ça ? C'est moche... Presqu'autant que toi ! À jeter !

Il allait le lancer par dessus le mur d'enceinte. Hortense se jeta sur lui et le mordit violemment. Le surveillant, monsieur Brunard, un homme maigre aux pommettes saillantes arriva en colère :

— Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Nous ne sommes pas des bêtes sauvages !

— Elle m'a mordu pour ce truc ! se plaignit Thibaut. Elle est folle, cette fille !

— Donnez-moi ça ! Et vous, demoiselle, vous me ferez deux jours de cachot et recevrez le fouet pour votre comportement impardonnable ! Il est vrai que vous avez de qui tenir !

Hortense baissa les yeux. Elle s'y attendait. Le petit cône disparut dans la poche du surveillant.

Hortense s'extirpa péniblement de son lit. La morsure du fouet se faisait encore sentir. Elle jeta un coup d'œil rapide au dortoir endormi. Elle avait de la chance dans son malheur : mise à l'écart derrière un paravent, devant la porte, la place était propice aux fugues nocturnes.

Le cœur battant, Hortense se glissa discrètement vers la porte et l'ouvrit en essayant de faire le moins de bruit possible. Un grincement sinistre se fit entendre et la fillette réprima une grimace, et vérifia de nouveau que tout le monde dormait. Elle avança la tête et inspecta du regard le couloir obscur. Rien à l'horizon. Les rondes de Brunard étaient terminées. La directrice et le comptable étaient couchés... C'était le moment ou jamais. Elle respira à fond et se glissa dans l'escalier de bois vermoulu qui craqua sous ses pas. Plus qu'un étage... plus que le hall d'entrée... La première porte à droite... le bureau de Brunard. Hortense sentit la terreur l'envahir : si on la surprenait, c'était l'exclusion assurée... Et où irait-elle ? mais elle n'avait pas le choix. Elle prit une profonde inspiration et poussa la porte de bois à la peinture écaillée et aux carreaux malpropres.

C'était là. Ce ne pouvait être que là. La fillette chercha à tâtons la lampe à pétrole et alluma la mèche. Une douce lueur dorée chassa la pénombre. La fillette regarda autour d'elle : un vieux fauteuil de cuir, un bureau de bois couvert d'un sous-main de cuir râpé, une armoire de fer... Son regard revint sur le bureau... il était là, négligemment jeté dans un cendrier entre deux

trombones et trois cachous... Hortense prit le cône, éteignit la lumière, referma soigneusement la porte et se rua sur l'issue de secours...

Le vent frais de la nuit frôla son visage. Hortense se sentit soudain libre et heureuse et se mit à courir dans la neige : elle avait peu de temps. Elle remonta la grand-rue, passa en trombe devant l'église, contourna le château avant de foncer vers la forêt. Ses poumons lui faisaient mal, elle était morte de froid mais elle n'en avait cure : elle avait quelque chose d'important à faire.

\*\*\*

Depuis la fenêtre de sa chambre, debout comme à son accoutumée près du lit où reposait son fils, la comtesse la vit passer mais n'y prêta guère attention. Elle ne pouvait pas dormir. Comme d'habitude. Pourquoi dormir quand on a cessé de vivre ? Son château qu'aucune lumière n'éclairait plus était son tombeau. Elle était devenue un fantôme dans sa propre demeure et en avait chassé tous les domestiques... Seul son intendant, un homme en noir engagé un an auparavant avait obtenu le droit de rester près d'elle ainsi que sa vieille cuisinière, Bertrade mais, peu joviaux, ils n'atténuèrent guère son chagrin. Elle vit Hortense disparaître dans la nuit. Elle ferma les yeux en revoyant l'image d'un jeune garçon qui, lui aussi, aimait courir partout et une larme roula sur sa joue.

\*\*\*

Hortense venait d'atteindre la forêt. Autour d'elle, les

bois étaient obscurs. Où le planter ? Elle avançait prudemment entre les racines, essayant de ne pas tomber quand elle le vit.

L'endroit. Une clairière couverte de neige scintillant au clair de lune. Autour d'elle, des sapins majestueux paraissaient monter la garde. Le vent n'y entrait pas, arrêté par ces immenses sentinelles. L'endroit était magique. Le souffle coupé, Hortense s'avança, intimidée par la majesté de l'endroit. Elle avait l'impression de pénétrer dans le domaine de la reine des neiges dont lui parlait si souvent son père. À cette pensée son cœur se serra et elle pressa un peu le pas.

Elle était arrivée au centre de la clairière et s'agenouilla, écartant la neige et ignorant la morsure du froid. La terre apparut. Hortense essaya de la gratter, sans succès : le sol était gelé. La fillette regarda tristement son cône, désolée. Il allait falloir attendre le printemps...

Son regard tomba soudain sur une chose incroyable : au milieu de la neige, un mince filet d'eau dessinait un petit chemin herbu dans la neige. Hortense, incrédule, plongea son doigt dans l'eau et ressentit un bien-être immédiat : une sensation tiède et bienfaisante venait d'assouplir ses doigts raidis par le froid. Bien vite, Hortense creusa un trou dans la terre meuble et chaude, cassa la coque du petit cône et en extirpa les graines. Ou plutôt, la graine. Assez exceptionnellement, le petit réceptacle de bois ne contenait qu'une seule graine que la fillette mit dans la terre avant de la recouvrir soigneusement.

— Là, tu seras bien, dit-elle. J'espère que tu vas t'y plaire. Je reviendrai te voir.

Et après un dernier coup d'œil à la clairière, elle repartit en courant.

\*\*\*

De ce jour, Hortense se sentit investie d'une nouvelle force qui l'aidait à supporter les tracasseries quotidiennes. Elle était épuisée, ne dormait que deux nuits par semaine mais était heureuse : chaque nuit, elle sortait dans l'espoir que sa graine aurait germé. Chaque nuit, elle se disait que ce serait pour le lendemain... De temps en temps, elle pensait à son jardin secret et nul ne devinait la raison de son sourire.

\*\*\*

Un soir, enfin, le cœur d'Hortense fit un bond en voyant une petite feuille d'un vert tendre pointer hors de terre. La fillette sut tout de suite que c'était *sa* graine.

Elle arracha les mauvaises herbes, construisit un petit abri pour la protéger du froid et détourna le ruisseau pour qu'elle ait la place de pousser. Sa fatigue l'indifférait et, lorsqu'elle arrivait après avoir couru à travers le village, elle arrosait plus la plante de sa sueur que de son arrosoir, chapardé dans le réduit de l'orphelinat que l'on n'utilisait plus depuis la guerre.

Les mois passèrent, puis les années. La feuille timide était devenue une tige d'un vert tendre avant de se muer en un jeune tronc robuste et vigoureux. Des feuilles de

plus en plus nombreuses apparaissaient chaque jour sur des branches toujours plus fournies. Au bout de six mois, l'arbre était plus haut que la fillette. Au bout d'un an, elle put s'abriter sous sa ramure. Au bout de deux, le tronc était si large qu'elle ne pouvait plus l'embrasser. L'arbre devenait plus beau de jour en jour, comme pour remercier la fillette de ses efforts constants et de son attention soutenue.

Après trois ans, il paraissait en avoir vingt-cinq ou trente, et trônait, majestueux, au centre de la clairière. Son feuillage bleuté, sa forme harmonieuse en faisait un végétal d'exception semblant sorti tout droit d'un livre de contes de fées. Hortense ne se lassait pas de le soigner de son mieux, de lui parler de sa vie, de ses espoirs... Pelotonnée dans sa cachette au creux du tronc, elle se sentait en sécurité et avait l'impression que l'arbre la comprenait. Parfois, un murmure, un bruissement dans les feuilles lui donnaient l'impression que le végétal lui répondait, amical.

\*\*\*

Elle avait fugué sans que nul à l'orphelinat ne s'en soucie. Elle avait dû être dévorée par quelques bêtes sauvages... Bon débarras ! Hortense vivait au creux de son arbre, enfin heureuse. Le matin, les oiseaux la réveillaient. Le soir, le murmure dans les branches l'endormait. Elle se nourrissait de baies sauvages et de noisettes récoltées ça et là... Cette situation idyllique dura trois mois. Elle s'était éloignée de son seul ami pour trouver de la nourriture quand, tout-à-coup, elle se

sentit saisie par la taille.

— La petite Brunard ! Tu peux dire que tu nous as fait des problèmes, petite peste !

Brunard la maintenait fermement. Hortense avait beau crier et se débattre, rien n’y faisait.

— Alors, mademoiselle joue les filles de l’air ? Tu peux hurler, nul ne t’entend. Attends de voir ce qui t’attend ! On va te faire passer l’envie de fuguer, tu peux me croire !

Hortense ne comprenait pas pourquoi ils étaient tous si furieux. Elle se retrouvait au cachot (on appelait ainsi une vaste armoire où on enfermait les enfants qui avaient « fauté »), privée de lumière et de nourriture... Elle avait été fouettée et si la directrice avait pu la tuer, elle l’aurait fait. Elle ne pouvait pas, là était le problème. Un homme avait commencé à alerter l’opinion sur le sort des orphelins au lendemain de la guerre. Des enquêtes avaient été ouvertes, les orphelinats visités. Les plus méritants avaient été subventionnés, les autres, blâmés. Et lors de sa visite à Sainte-Lucie, que découvrit l’inspection ? Qu’une enfant de douze ans avait disparu et que nul ne s’en souciait. Sainte-Lucie avait reçu un blâme et plusieurs dizaines de milliers de francs avaient été perdus. Tout ça pour cette fille de rien !

À compter de ce jour, Hortense fut plus surveillée que jamais. Ses sorties nocturnes se faisaient plus rare, à son grand désespoir. Certains soirs, Brunard n’hésitait pas à dormir devant la porte du dortoir, et dans ces moments,

la fillette se demandait comment allait son ami. Chaque orage la terrifiait. Elle regardait avec angoisse où tombait la foudre, tremblait à chaque incendie... Comment allait-il ? Et si le gui recommençait à l'envahir ? ou les termites ? ou... Hortense ne pouvait plus dormir, terrifiée. Il avait besoin d'elle. Elle devait sortir... L'année passa sans qu'elle puisse voir son ami plus de trois fois. Trois malheureux moments de bonheur sur une longue période de 365 jours de haine et d'ennui. Hortense s'étiolait et finit par cesser de s'alimenter.

\*\*\*

—Comment va-t-elle, docteur ?

Le vieil homme ôta son stéthoscope et hocha la tête :

—Très mal, je le crains.

La directrice secoua la tête, agacée :

— Il faut toujours qu'elle trouve un moyen de se faire remarquer celle-là ! Et trois semaines avant l'inspection !

Le vieil homme se gratta la barbiche :

— Certes... Si vous aviez un mort dans votre établissement, les autorités le fermeraient très vite...

—Alors, que faire ? s'affola la directrice.

Le docteur réfléchit.

—Quand a-t-elle cessé de s'alimenter ?

— Il y a un mois environ, lorsque nous avons placé son

lit au centre du dortoir.

— Quand elle a perdu tout espoir de fuguer, donc.

— Sans doute. Cette gamine a le vice dans la peau !

— Et bien, il faut lui redonner cet espoir.

— Pardon ?! s'étrangla la directrice.

— Si elle ne peut plus sortir, elle mourra. Si elle peut sortir...

— Elle s'enfuira et ne reviendra plus !

— L'hiver commence : elle reviendra.

\*\*\*

Hortense avait recommencé ses expéditions nocturnes, pour son plus grand bonheur. Bizarrement, il semblait que tout ait été fait pour faciliter sa fuite : son lit remis près de la porte, les rondes qui ne la voyaient jamais, même lorsqu'elle faisait du bruit à deux pas d'elles... Hortense avait l'impression d'être devenue invisible et adorait ça.

Le premier soir, elle courut de nouveau à perdre haleine vers la forêt. Son cœur battit plus vite lorsqu'elle aperçut son ami. Il était encore plus beau que dans ses souvenirs. La fillette caressa l'écorce rugueuse. Elle avait encore épaisi. Hortense grimpa sur une branche basse et se hissa dans l'arbre. Elle se pencha pour arracher le gui qui avait commencé à tout envahir. Enfin, elle était de retour...

On était le 24 décembre. La directrice, le comptable et le surveillant fêtaient Noël au rez-de-chaussée de l'orphelinat. Pour le 24 et 25 décembre, les gens du village accueillait des orphelins chez eux. Mais personne ne voulait de la « boche ».

Pendant ce temps, une crise constitutionnelle secouait le pays : le président MacMahon, royaliste, avait dissous la chambre des députés... On n'avait jamais vu ça... Tout le pays était en émoi et n'avait que faire du devenir d'une gamine. Les inspections étaient plus rares. Pour le personnel de l'orphelinat Sainte Lucie, l'endroit où Hortense passait Noël importait peu... Tant que ce n'était pas avec eux... Ainsi donc, ravie, Hortense se retrouva à la porte de l'orphelinat le 24 décembre au matin, pour deux jours de totale liberté.

Elle courut à son arbre. Ce dernier n'avait plus de feuilles et paraissait endormi. La source s'était tarie et ses racines profondes disparaissaient sous la neige. Hortense entreprit de s'installer dans sa cachette moussue. Mais bientôt, elle dû renoncer : le froid était trop mordant. Elle souffla sur ses doigts pour les réchauffer et n'y parvenant pas, décida de se dégourdir les jambes.

C'était la nuit de Noël, une nuit pure et sans nuages, où les étoiles brillaient plus que d'habitude. L'une d'entre elles scintillait de mille feux. La lune éclairait la forêt enneigée, la nimbant d'une aura irréelle.

Hortense se sentait bien. Après dix minutes de marche, elle arriva à une autre clairière qu'elle n'avait jamais vue. Celle-ci, sous la lumière bleutée de l'astre de nuit paraissait plus féerique encore que les alentours.

En son centre, assis sur une souche, se tenait un garçon de son âge. Il portait une tunique et un pantalon bleus. Son visage fin et délicat était auréolé de boucles châtain et son expression était calme et douce, tandis qu'il sculptait un morceau de bois mort. Hortense, le souffle coupé, croyait être en présence d'un elfe de la forêt. Elle avança timidement :

— Euh... Bonsoir...

Le garçon leva la tête et lui sourit avec douceur :

— Bonsoir... Tu veux t'asseoir ?

Il lui parlait avec une gentillesse inattendue à laquelle Hortense n'était plus habituée.

— Je veux bien... Que fais-tu ici ?

— Mes parents n'aiment pas s'encombrer de ma compagnie le soir de Noël. Alors, ils me laissent faire ce que je veux.

— C'est horrible !

— Et toi ?

Hortense secoua la tête :

— Un peu pareil. Mais moi, c'est l'orphelinat qui ne veut guère me garder.

— Et tu le regrettes ?

— Oh non ! Je peux me promener, profiter de mon ami...

— Ton ami ?

— Un arbre que j'ai planté. Il est magnifique. Tu veux le voir ?

— Je suis un peu fatigué... Je préfère ne pas trop m'éloigner. Je dois être rentré au lever du soleil.

— Pourquoi ?

— Pour passer Noël avec mes parents : réveillon en amoureux, Noël en famille, c'est leur devise !

— Mais tu n'es pas triste d'être là ?

— J'aime la nature.

— À ce point ?

— Ton meilleur ami est un arbre, non ?

— Ce n'est pas n'importe quel arbre ! Il m'écoute toujours quand je lui parle et il me comprend... Tu dois me prendre pour une folle !

— Non... Les arbres entendent beaucoup de choses que le vent leur apporte. Ils sont là depuis toujours et ils ont leur langage... Encore faut-il savoir les écouter...

— Et tu les écoutes, toi ?

Le jeune garçon sourit :

—Qu’entends-tu ?

—Le silence.

—Tu crois ? Alors, ferme les yeux !

Hortense, étonnée, obéit.

—Écoute bien.

La fillette se concentra et entendit comme un murmure.

—C’est le vent dans les feuilles...

—Écoute mieux, dit le garçon.

Les murmures se firent plus marqués, remplissant l’espace, tous différents. Et ils semblaient articuler des sons...

Paniquée, Hortense voulut ouvrir les yeux.

—Attends ! ordonna le garçon.

Ils étaient à présent distincts les uns des autres et venaient de toutes parts. Des cris d’animaux, d’oiseaux emplissaient l’espace... La nature toute entière paraissait prise de folie.

—Ouvre les yeux, maintenant.

Le murmure était redevenu imperceptible et Hortense se demanda si elle n’avait pas rêvé.

—Les arbres, les animaux... Tout ce qui nous entoure a un langage... Encore faut-il le comprendre...

—Et toi, tu le comprends ?

Le soleil se levait à l'horizon. Le garçon se leva d'un bond :

—Je dois y aller. Au revoir !

Hortense, désespérée, le vit s'éloigner en courant.

—Attends ! Comment t'appelles-tu ? »

Le garçon avait disparu mais elle entendit sa voix lui crier la réponse :

—Cédric ! Je m'appelle Cédric !

Hortense resta un instant interdite, incertaine que tout ceci soit arrivé puis elle courut rejoindre son arbre. Ce dernier bruissa doucement lorsqu'elle caressa son écorce.

— Je savais bien que tu parlais. Un ami me l'a dit ce soir... Il s'appelle Cédric... C'est tout ce que je sais... C'est le premier humain qui me parle depuis... Je ne sais plus. Je suis sûre que tu l'adorerais...

Cette nuit-là, Hortense, comblée, s'endormit dans le tronc de son arbre en songeant à son mystérieux nouvel ami.

\*\*\*

À treize ans, Hortense, de l'avis de la directrice, fut déclarée apte à ramener de l'argent à la bienveillante

institution qui l'avait recueillie. Elle fut donc placée dans une riche famille de bourgeois de Sillé qui l'accueillit avec gentillesse malgré son lourd passé. Hortense était heureuse : le souvenir des soi-disant méfaits de son père s'estompant, elle était traitée de manière presque normale par une majorité de gens. Sa cicatrice lui évitait de subir, comme ses camarades, les assauts de garçons indéliçats...

Tout allait donc pour le mieux. Elle avait essayé de retrouver Cédric, sans succès : à croire que le garçon s'était volatilisé. Tous les jours, après son travail de bonne à tout faire, elle se ruait dans la forêt où elle pouvait soigner son arbre et se confier à la rude écorce.

Thibaut, à 15 ans, avait été envoyé à l'usine voisine où il travaillait très dur. Il devenait de plus en plus violent et perdait un peu plus pied chaque jour. Il ne comprenait pas que des gens puissent engager la « boche » dans leur maison. Alors quoi ? La fille de cet assassin vivait tranquillement en faisant un travail peu pénible alors que lui devait s'épuiser à la tâche pour rembourser un orphelinat qu'il avait en horreur, orphelinat qu'il devait à son père à elle ? Lui seul se souvenait des crimes de son paternel, et un jour, elle paierait.

\*\*\*

Le gérant de la comtesse était un homme mystérieux : elle l'avait croisé un soir et bizarrement, l'avait immédiatement embauché. Au village, tout le monde en avait peur : non pas qu'il fut monstrueux, bien au

contraire : ses traits fins et réguliers, ses immenses yeux noirs lui auraient même conféré un air très séduisant s'il n'avait pas semblé si inquiétant. Toujours vêtu de noir, il suivait la comtesse à chaque instant et ne parlait qu'à elle. Nul ne connaissait ni son nom, ni son passé... A l'heure actuelle, il vivait toujours chez la comtesse qui paraissait apprécier sa compagnie : il compatissait à sa douleur, c'était déjà ça.

L'homme en noir se promenait dans le parc du château lorsqu'un jeune garçon blond lui apparut au détour d'un chemin. On n'avait pas revu ce dernier en ville depuis qu'il avait donné les graines à Hortense, trois ans plus tôt. À cette époque on lui donnait seize, dix-sept ans. À présent, il ressemblait plutôt à un adolescent de... seize, dix-sept ans.

L'homme en noir eut un sourire :

—Tiens, tiens... Qui voilà ? Tu n'es pas le bienvenu ici, tu le sais, n'est-ce pas ?

—Toi, par contre...

—Moi, je suis un invité...

— Un parasite me paraît plus juste, lâcha le garçon blond, glacial.

—Peut-être... Mais cette maison t'est interdite. Va jouer ailleurs !

Le jeune garçon blond eut un regard peiné vers la fenêtre du donjon, où la comtesse, le regard vide,

regardait passivement le paysage. Il s'éloigna lentement, comme à regret. L'homme en noir le rappela.

— Oh ! À propos ! Je crains que tu ne sois plus très bien accueilli par le jeune Thibaut non plus. Sa haine pour la petite Drunard a passé les bornes... Tu ne le récupéreras pas. Non... Vraiment, il ne te reste que la petite Drunard dans ce village... Pour l'instant... Tu as fait du bon boulot, elle est rayonnante. J'ignore comment tu as fait, et je t'en félicite. Pour l'instant...

Le jeune homme aux cheveux d'or sentit son cœur se glacer. Non, il ne trouverait pas... il était trop occupé avec la comtesse. Tout irait bien.

\*\*\*

Le salon était illuminé par un immense sapin de Noël. Le feu crépitait dans la cheminée. Madame Bernard interpella Hortense qui passait son manteau :

— Hortense ! Vous ne restez pas avec nous ?

— Que madame m'excuse... mais j'ai un vieil ami qui est tout seul pour Noël...

— Pauvre homme ! Invitez-le à se joindre à nous...

— C'est très aimable à vous, madame, mais il lui est impossible de se déplacer.

— Oh... murmura madame Bernard, apitoyée, alors, allez vite le voir... et joyeux Noël !

Hortense sortit à la hâte. Deux jours auprès de son

arbre ! Et peut-être que Cédric réapparaîtrait... Qui sait ?

Heureuse, elle courut à la clairière où son ami l'attendait.

— Je sais, je suis en retard. Mais ce n'est pas si grave... Regarde, il fait encore jour. Madame Bernard m'a donné beaucoup de travail, tu sais ?

Après une heure de conversation, Hortense décida d'aller chercher du bois mort dans la clairière voisine. Sans trop vouloir se l'avouer, elle voulait revoir Cédric.

La clairière, en plein jour, était très différente. Hortense fut déçue de ne pas y voir le jeune garçon... Elle commença à ramasser des brindilles sèches. Toute à son œuvre, elle ne se rendit pas compte que la nuit tombait. Les choses revêtirent une aura argentée et bleutée, et soudain la clairière redevint le lieu magique qu'elle avait admiré l'année précédente. Elle leva les yeux et son cœur rata un battement : Cédric venait d'apparaître derrière un vieux chêne. Il ne l'avait pas vu et avançait avec précaution, comme une biche s'aventurant dans un espace à découvert. Il avait grandi et ses traits s'étaient encore affinés, le faisant ressembler plus encore à un esprit de la forêt. Son costume était le même, de velours bleu-vert. Il leva les yeux et vit Hortense. Aussitôt, un grand sourire illumina ses traits :

— Bonsoir !

Hortense répondit par un petit signe de la main. Une émotion jusqu'alors inconnue d'elle venait de s'emparer de son être.

— Bonsoir...

Hortense se sentait idiote : elle avait rêvé ce moment pendant toute une année et maintenant, elle ne savait plus que dire.

— Ton arbre va bien ? demanda Cédric.

Aussitôt, Hortense sentit son aplomb lui revenir :

— Oh oui, très bien ! Tu le verrais... C'est le plus beau de la forêt !

— Oh, la chauvine ! lâcha Cédric, amusé.

— C'est vrai ! Viens voir si tu ne me crois pas !

Déjà, l'adolescente tirait sur la manche du garçon qui eut un petit sourire :

— C'est bon, je te crois. As-tu compris ce qu'il te disait ?

Hortense secoua la tête, désolée.

— Non... Pourtant, j'ai bien écouté... Et je n'ai rien compris...

— Un jour, tu comprendras ! assura Cédric.

— Si tu le dis... Comment vont tes parents ?

— Bien... As-tu déjà vu le coin des lucioles ?

— Le coin des lucioles ?

— Il est connu comme le plus bel endroit de la forêt.

— C'est faux ! Le plus bel endroit de la forêt, c'est la clairière de mon arbre !

— Il n'y a pas que ton arbre dans la vie ! se moqua gentiment Cédric.

— Dans la mienne, oui, rétorqua Hortense.

Le garçon se tut et la regarda avec un drôle d'air. Hortense se sentit mal à l'aise : il n'oserait plus l'approcher si elle continuait à se comporter ainsi. À son tour, Cédric la tira par la manche :

— Viens !

Les deux adolescents coururent à travers bois. Hortense suffoquait.

— Je n'en peux plus... Arrêtons-nous !

— Pas le temps ! On y est presque !

Ils débouchèrent à bout de souffle dans un petit sous-bois envahi de fougères.

— On est arrivés, annonça Cédric.

Autour d'eux, tout était noir. Cédric saisit une feuille et souffla doucement dessus, sans l'arracher à son propriétaire. Le murmure s'éleva, semblable à celui provoqué par le vent sur les feuilles. D'autres bruissements aussi légers qu'un froissement d'aile s'élevèrent dans le silence et ce fut alors que tout commença. Une petite lumière apparut. Puis une autre. Et encore une autre... l'endroit s'illuminait de milliers

de petites lueurs dorées qui apparaissaient un peu partout, éclairant de l'intérieur les mille et une découpes d'une fougère, rendant scintillant un tapis de mousse ou une petite cascade. Certains endroits restaient plus sombres, opposant leurs couleurs vert nuit et brunes à celles des zones illuminées nimbées d'or. Des libellules virevoltaient dans la lumière, leurs ailes irisées brillant sous la clarté dorée comme autant de pétales de cristal...

Hortense était émerveillée.

—C'est magnifique !

—Ce n'est pas pour rien que c'est le lieu de rendez-vous préféré des fées...

—Des fées ?

—Oui, tu ne les vois donc pas ?

—Ce ne sont que des libellules.

—Non, à côté... Là... fit-il en montrant un coin vide.

Hortense comprit et décida de jouer le jeu.

—Non, je ne les vois pas... Comment sont-elles ?

Cédric, concentré, continuait à fixer le vide :

—Très fines... Des ailes transparentes... des robes légères...

— En soie ? demanda Hortense qui luttait pour garder son sérieux.

— Non... C'est un tissu qu'elles filent elles-même, à

partir de rayons de lune, je crois... répondit Cédric.

Hortense se pencha doucement vers lui et approcha ses lèvres de siennes... Elle allait les toucher lorsqu'il s'en aperçut et recula précipitamment, effrayé.

En un éclair, Hortense revit les regards d'horreur qui se posaient sur sa cicatrice, les reculs involontaires... Les larmes lui montèrent aux yeux. Comment avait-elle pu être aussi idiote ? Oublier un détail de cette importance ? Jamais sa mutilation ne lui avait été si douloureuse. Elle se leva précipitamment, le cœur cognant dans sa poitrine et les joues en feu :

— Je suis désolée... Je n'aurai pas dû...

Cédric paraissait s'être ressaisi et arborait un regard suppliant :

— Hortense... tu n'as pas compris...

La jeune fille s'essuya les yeux :

— Si... j'ai très bien compris. Je... Je dois rentrer...

Elle partit en courant, la lune éclairant sa route. Derrière elle, elle entendait la voix de Cédric qui la poursuivait.

— Hortense ! Attends ! Je dois t'expliquer ! Attends-moi !

Bientôt les rayons lunaires furent relayés par ceux du soleil levant. Les cris de Cédric avaient cessé. Il avait abandonné. Hortense retourna à son arbre, s'écroula

entre ses racines et éclata en sanglots. Elle aurait pu jurer que l'arbre pleurait avec elle.

\*\*\*

Hortense caressa l'écorce de son arbre à qui elle venait de passer une fine couche de chaux pour le protéger des parasites.

— Voilà, c'est fini pour aujourd'hui. Tu ne sais pas ce qu'a dit Thibaut ? Que papa a tué des français pour le compte des prussiens. Qu'il a des preuves et qu'il les aurait tués en leur tirant dans le dos en plus ! Il me fait peur, tu sais ? Aujourd'hui, il m'a poussée violemment contre un mur... Il avait un regard de dément... J'ai cru qu'il allait me tuer... heureusement que monsieur Perkins est arrivé et a proposé de me raccompagner... Tu sais qu'on est déjà le 25 novembre ? Dans un mois, c'est Noël... J'aimerais bien le revoir... Qui ? Tu le sais très bien ! Oh non ! Ce n'est pas ce que tu crois ! Je voudrais m'excuser et qu'on reste amis... C'est tout !

La jeune fille vida son baquet d'eau sur les larges racines. Elle crut voir les feuilles frémir d'aise.

— En un an, j'ai mûri... J'ai pris conscience que je ne pouvais pas me comporter comme si j'étais jolie... Les garçons ne sont pas aveugles ! Inutile de les agresser. Ce pauvre Cédric a tout fait pour ne pas me faire de peine... Et moi, je n'ai fait que le culpabiliser un peu plus. Si je le revois, je m'excuserai encore et je ferai tout pour qu'il oublie ma conduite scandaleuse.

\*\*\*

La haine de Thibaut ne cessait de croître. Il n'en dormait plus la nuit. Elle riait, elle s'amusait tandis que lui nageait dans le désespoir... Cela ne pouvait plus durer. Il se versa un énième verre de vin, chapardé à ses aînés de l'usine. Il la tuerait. Et il se tuerait ensuite.

\*\*\*

Hortense préparait ses affaires avec nervosité. Ça y était ! On était le 24 décembre ! Allait-elle le revoir ? Et, question plus épineuse, voudrait-il la revoir ? Elle ajusta son chapeau, ses gants, fit un rapide signe de la main aux enfants Bernard qui lui sourirent derrière la vitre embuée et sauta dans un fiacre, direction la forêt. Elle avait mis sa plus belle robe et ses chaussures de bal ne s'accommodaient guère des courses à pied. Il lui pardonnerait, elle en était sûre. Toute à ses préoccupations, elle ne vit pas une ombre la suivre de loin, et pénétrer après elle dans la forêt.

\*\*\*

La nuit tombait. Hortense alla directement à la clairière de Cédric, non sans une pensée pour son arbre.

— Je suis désolée, mais je dois m'excuser. Je te reverrai plus tard, promit-elle mentalement.

La prairie était égale à elle-même, nimbée de magie bleutée. Cédric était assis sur la vieille souche comme à leur première rencontre, sauf qu'il avait à présent l'air d'un adolescent de quinze ans et paraissait très préoccupé. Il se leva d'un bond en voyant Hortense.

—Je voulais te dire...

— N'en parlons plus ! coupa Hortense. Je suis si heureuse de te revoir !

—Moi aussi, mais...

— Et je voudrais que nous soyons amis, est-ce d'accord ?

—Évidemment, mais...

—Cette nuit est superbe !

— Hortense ! coupa Cédric. Je dois t'avouer quelque chose...!

—Plus tard !

—Ça ne peut pas attendre !

Hortense regarda Cédric, étonnée. Jamais elle ne l'avait vu dans cet état de nervosité.

Soudain un détail attira son attention : Thibaut venait vers eux. Il tenait un couteau étincelant et Hortense se souvint que le père de Thibaut était rémouleur. Une terreur sans précédent s'empara d'elle : Thibaut avait un regard fixe, une démarche saccadée... Il n'était pas dans son état normal. Cédric courut vers Hortense et la poussa derrière son dos. Thibaut ne tarda pas à les rejoindre.

—Écarte-toi ! Je n'ai rien contre toi ! dit-il à Cédric.

—Qu'est-ce que tu veux faire ?

—La tuer.

—Alors, je reste là !

Thibaut croisa le regard déterminé de Cédric et comprit qu'il n'y avait rien à faire.

—Alors, tant pis pour toi.

Il se jeta sur Cédric, le couteau en avant. Cédric esquiva et lui décocha un uppercut à la mâchoire. Thibaut encaissa et riposta par un coup de pied dans le ventre. À sa grande surprise, Cédric ne réagissait pas. Il le regardait juste gravement.

—Tu as contrarié les fées.

Thibaut ricana :

—Vraiment ? Et alors ?

Cédric ne répondit pas. Le murmure du vent dans les feuilles devenait assourdissant, suraigu. Des battements d'ailes se firent entendre.

Thibaut, inquiet , attendait la suite avec appréhension. Elle ne tarda pas à arriver : des dizaines de grands-ducs, chouettes-effraie, chauves-souris et autres créatures de la nuit fondirent sur lui et il s'enfuit en hurlant, poursuivi par cette masse aussi mouvante que menaçante.

Hortense se tourna vers Cédric. Ce dernier se tenait le ventre. La jeune fille courut vers lui.

—Tu es blessé ?

Cédric eut un regard paniqué.

—Ce n'est rien. Ça ne fait pas mal.

Hortense essayait d'écarter sa main :

—Ça peut s'infecter... Papa disait toujours “ plaie mal soignée, gangrène à la clef ! “

—Ça va, je t'assure ! dit Cédric en reculant.

—Laisse-moi voir...

—Non !

Cédric terrifié, continuait à reculer. Hortense n'y comprenait rien. Soudain, le pied du garçon rencontra une racine et il partit en arrière, se retrouvant sur le dos. Ce faisant sa main avait lâché son ventre. En deux bonds, Hortense fut sur lui pour l'aider à se relever.

—Ça va ? Tu te sens bi... »

Elle s'interrompit et poussa un cri :

—Non ! Ce n'est pas possible !

Elle se leva précipitamment et s'enfuit en courant vers la prairie où l'attendait son ami de toujours. Tout était calme et serein, identique à l'habitude... Excepté l'absence d'un arbre de dix-huit mètres de hauteur qui manquait à l'appel aussi sûrement que s'il n'avait jamais existé.

Hortense, hystérique, le cherchait partout. Ce ne devait pas être le bon endroit... Et pourtant, à l'endroit où se dressait son ami, la terre était toute retournée comme si des racines énormes en avaient été extirpées.

— On m'a volé mon arbre ! s'exclama-t-elle au bord des sanglots. À présent, après avoir vu l'inacceptable, elle était prête à n'importe quelle catastrophe. Rationnelle.

Cédric s'approcha d'elle, l'air las et découragé.

— Il va revenir.

— Quand ? sanglota Hortense.

— Aux premiers rayons du soleil, répondit tristement Cédric.

— Comment le sais-tu ?

Cédric eut un regard triste et désespéré.

— Hortense... Arrête ça, veux-tu ?

La voix triste et posée de Cédric calma un peu Hortense dont les yeux se reportèrent de nouveau sur la plaie béante du garçon d'où suintait une résine épaisse qui commençait déjà à coaguler en une grosse bulle ambrée. Hortense se calma tout à coup, acceptant l'impensable. Après quelques minutes de silence, elle reprit la parole avec effort :

— Qu'est-ce que tu es comme arbre ?

— Un cèdre du liban. »

Hortense eut un sourire triste :

— Cèdre... Cédric...

L'adolescent ne répondit pas. La jeune fille continua

—C'est comment le Liban ?

—Pas la moindre idée ! Je suis né ici, je te rappelle !

—Comment sais-tu que tu es un cèdre alors ?

— C'est un garçon blond qui me l'a dit. Et il m'a dit aussi que quand on veut très fort quelque chose, cela finit toujours par arriver.

— C'est celui qui m'a donné la graine ! s'exclama Hortense.

—Je ne sais pas.

—Et comment un arbre se retrouve-t-il changé en garçon ?

Cédric rougit légèrement :

—J'ai fait un vœu. J'ai souhaité pouvoir rester près de toi pendant un moment.

—Pourquoi ?

— Pour pouvoir partager avec toi des choses qu'il me serait impossible de partager sinon.

—Pourquoi ?

Cédric se tut et rougit davantage. Hortense croisa son regard et comprit. Il l'aimait. Assez pour accepter de se promener sur deux jambes pour lui tenir compagnie.

—Mais alors pourquoi, l'année dernière... ?

Elle s'interrompt, honteuse ; Cédric haussa les épaules et eut un sourire doux un peu mélancolique :

—Il ne t'aurait pas fallu plus de deux minutes pour déterminer que je n'appartenais pas au règne animal.

Hortense colla ses lèvres à celle du jeune homme. Ses lèvres étaient douces, sa peau très fine et rappelait un peu la texture de l'arrière d'une feuille. La température de son corps ne devait pas excéder les dix degrés et il dégageait une subtile odeur de mousse et de résine que la jeune fille aurait reconnue entre mille. Il avait raison : si elle avait senti son parfum, elle l'aurait immédiatement reconnu.

— D'autres questions ? demanda Cédric. Je n'ai plus beaucoup de temps...

— Je t'ai bien soigné ? je n'y connaissais rien en cèdre. L'arrosage ? »

Une infinie tendresse passa dans le regard du jeune homme :

—Très bien. J'ai fait crever de jalousie tous les arbres du coin. Surtout les conifères. Et l'érable m'envie horriblement.

—Les arbres parlent ?

— Je t'ai dit que nous avons notre langage, tu ne m'as pas cru ?

— Je pensais que tu te moquais de moi. Que racontent-ils ?

—Ça dépend lesquels... Les jeunes conifères que tu vois là sont en train de comparer la longueur de leurs

aiguilles. Ce vieux chêne nous parle de ce satané écureuil qui est allé emménager dans son tronc et qui, à présent, fait un raffut pas possible. Le saule râle car ses racines ont beau chercher, elle ne trouvent pas d'eau...

—Et ce buisson, là ?

— C'est une dame, dame aubépine. C'est une mijaurée qui passe son temps à recompter ses fleurs.

Hortense faillit éclater de rire : il ne lui serait jamais venu à l'idée que cette clairière puisse être aussi fréquentée.

—Et celui-là ?

— C'est un bouleau... C'est un colporteur de ragots. Il paraîtrait que la reine des fées aurait désigné un nouveau messager.

— Il dit n'importe quoi, n'est-ce pas ? demanda Hortense, de nouveau inquiète pour sa santé mentale.

— Je ne sais pas... Elle n'aimait pas beaucoup l'ancien... Le pauvre venait souvent se plaindre d'elle dans mes branches...

—Tu as hébergé des fées ?

—Comme tout le monde. D'autres questions ?

Hortense réfléchit un instant :

—C'est comment d'être un arbre ?

Cédric eut un moment de réflexion :

—Reposant et épuisant.

Hortense secoua la tête , décontenancée :

—Comment ça ?

—Reposant, parce que l'on ne bouge pas et que le temps glisse sur nous... On bénéficie d'une certaine sérénité, Et l'hiver, on s'endort calmement en attendant le printemps.

—Et le côté épuisant ?

—Tout le reste. On ne bouge pas mais on construit sans cesse... Il faut allonger ses racines, les lancer dans toutes les directions, ramifier à l'infini, fabriquer des feuilles sans arrêt, acheminer la sève partout, solidifier le tronc... As-tu la moindre idée de l'énergie que cela représente ? Et je ne parle pas des jours perdus à essayer de contourner une pierre ou un obstacle quelconque...

— Pourquoi aller dans cette direction si il y un obstacle ?

— On ne les voit pas. Il faut toucher l'obstacle pour prendre conscience qu'il existe ! Encore que je n'ai pas à me plaindre ; un merle m'a dit qu'il avait appris du bec d'une pie qui l'avait appris d'une mouette qu'une vigne vierge s'obstinait à pousser en direction de la mer. Elle a prévu de se raccrocher de l'autre côté... mais je t'ennuie avec mes histoires de feuilles et de racines !

— Pas du tout ! protesta Hortense. Et tu entends tout ce que je dis ?

— Pas comme tu l’entends... Je ressens des vibrations et des impressions : la haine, l’agressivité, la douceur... Et je ressens si l’on me fait du mal.

— Tu as peur qu’on te fasse mal ?

Cédric hocha la tête :

— Nous avons tous peur. Nous ne pouvons ni bouger, ni nous défendre... On ne peut que sentir approcher la menace... et se demander si on sera les prochains.

Hortense frissonna :

— Je ne savais pas que tu vivais dans l’angoisse. De quoi as-tu peur ?

— Des termites, du feu, de la foudre, des bûcherons, et d’être abandonné.

Hortense eut le cœur serré en songeant à ses longs mois d’absence.

— Tu t’es déjà senti abandonné ?

— Une fois. Tu ne revenais pas. J’ai commencé à dépérir.

— Mais tu étais plus beau que jamais quand je suis revenue !

— Un rossignol m’a fait remarquer que si tu revenais et que j’étais déplumé et aux trois-quarts mort, cela ne te ferait pas plaisir. Alors, je me suis appliqué.

Hortense était étonnée :

— Tu t'es fait beau, uniquement pour me faire plaisir ?

Cédric haussa les épaules :

— Je ne suis pas orgueilleux. J'aurais fait des efforts pour être présentable, car c'est dans ma nature, mais sans toi, je ne me serais pas donné autant de mal !

— Et tu as d'autres préoccupations ?

— Abriter correctement les créatures qui viennent s'installer chez moi. C'est la moindre des choses, non ?

— Et c'est tout ?

Cédric réfléchit :

— S'étendre, se reproduire, embellir, protéger, survivre... C'est déjà un vaste programme, non ?

Cédric parlait à toute vitesse. Déjà l'aube pointait à l'horizon. Hortense vit combien il était frustré : un an à ne pas pouvoir lui répondre et quelques heures pour tout dire... Hortense lui prit la main. Elle était tiède et soyeuse. Cédric s'interrompit et la regarda avec étonnement.

— Tu te souviens, demanda Hortense, un jour tu m'as demandé si j'avais compris ce que tu essayais de me dire...

— Je me souviens...

— Qu'essayais-tu de me dire ?

Cédric eut un sourire triste :

— Que je t’aimais... Tu ne peux pas savoir combien c’est horrible de sentir ta présence, de partager tes joies, tes peines, d’essayer de te répondre, de te consoler ou de corriger ce que tu dis... et de n’être compris que par les créatures de la forêt.

— Les autres savent ce que tu ressens pour moi ?

Cédric sourit plus franchement.

—« Pour ça, oui ! En général, j’entends des remarques du style : « Ça y est, le grand bleu recommence ! » ou « Il est gentil, mais il est un peu tourneboulé de la feuille »...

Son visage redevint grave et il se leva :

— Je crois que c’est le moment. La nuit s’achève. »

La lumière commençait à envahir la clairière avec précaution, à coup de timides rayons. Le ciel rosissait lentement. La clairière était entre ombre et lumière, auréolée de mystère. Une brume matinale cachait le sol en partie. Cédric retourna à sa place avec un soupir.

— Je préférerais que tu t’en ailles maintenant.

Hortense en fut blessée.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas que tu me voies disparaître.

Hortense courut vers lui et déposa un rapide baiser sur les lèvres du garçon étonné.

— À tout à l'heure ! lança joyeusement la jeune fille avant de partir en courant.

Cédric la regarda disparaître avec tendresse, tandis que son corps se durcissait, reprenant sa rigidité originelle. Il y avait encore tant de choses qu'il aurait voulu lui dire...

— À l'année prochaine, murmura le vent dans les branches d'un magnifique cèdre bleu.

\*\*\*

— Comment vas-tu ? J'ai vu que tu hébergeais une nouvelle famille d'écureuils... Ils sont mignons... pas trop turbulents, j'espère ?

Assise au pied de son arbre, Hortense, comme à son habitude, lui faisait la conversation. Autour d'elle résonnaient des chants d'oiseaux et le bruissement des feuilles. Tout était calme. Hortense s'allongea dans l'herbe, heureuse, regardant les grandes branches la dominer. Elle se sentait bien, seule dans cette clairière.

— Vraiment, cette humaine est d'un bavard ! grogna le vieux chêne.

— Depuis qu'elle est arrivée, on ne s'entend plus ! râla le bouleau.

— Oh, s'il vous plaît, on vous entend bien assez ! rétorqua l'aubépine.

Cédric essayait de les ignorer afin d'écouter ce que disait Hortense. Cette dernière s'étira avec volupté :

— Tu entendrai le vacarme qui règne en ville ! Surtout avec l'arrivée de ces nouveaux véhicules... Les... Comment disent-ils déjà ? Les... automobiles ! Ça marche sans cheval, tu imagines ? Et madame Bernard m'a offert un recueil de poèmes... Je te le lirai, d'accord ?

— Évidemment qu'il est d'accord ! railla un sapin. Il est toujours d'accord ! Le petit cèdre à sa maîtresse !

— Occupez-vous de vos aiguilles ! rétorqua Cédric, excédé. Le merle m'a confié que vous vous laissez aller !

Il reporta son attention sur Hortense. Cette dernière continuait son monologue.

— Quel silence ! Parfois, je t'envie de vivre dans une telle quiétude !

— Voilà l'hirondelle ! s'exclama l'aubépine.

— Quelles nouvelles ?

— Êtes-vous allée en ville ?

Chacun avait sa question à poser. Le murmure des feuilles sifflait. Hortense frissonna :

— Le vent se lève...

Une hirondelle s'était posée au-dessus de sa tête et se mit à pousser de petits cris.

— Alors, quelles nouvelles ? demanda gentiment le cèdre.

— Pas bien bonnes, je le crains. La mort blanche a frappé dans la forêt, au sud. Un vieux frêne est mort.

Un silence accablé accueillit cette nouvelle.

— Et c'est bientôt Noël alors les hommes se préparent à... Enfin, vous savez... Le sapin... Tout ça...

Les conifère frémirent.

—Qu'allons-nous faire ? gémirent-ils.

— Il n'y a rien à faire, hélas ! soupira le vieux sapin.

— On pourrait souhaiter très fort de ne pas être coupé ! suggéra un petit sapin.

—Ça ne marchera jamais !

— Qu'un cèdre se change en humain pour conter fleurette à une créature ambulante, c'est facile ! Mais qu'un bûcheron nous évite...

— Il a raison ! affirma Cédric. Ça peut marcher. Mais par précaution, il serait sage de négliger votre apparence. Laissez sécher vos aiguilles, laissez pendre vos branches, mais pas trop.

— Pourquoi ça ? demanda le bouleau.

— Parce qu'un bel arbre peut faire un arbre de Noël, expliqua Cédric, mais un arbre mort peut faire du bois de chauffage !

—Quelle misère ! se lamenta le vieux chêne.

L'hirondelle gratta la branche d'un air gêné :

— J'ai aussi volé jusqu'au château...

— Comment va la comtesse ? demanda le cèdre.

— Comme d'habitude. Elle prend racine près du lit de son fils... Elle réagit peu... Mais là n'est pas le problème... Elle a décidé, pour apaiser sa douleur et renforcer ses prières, d'offrir un nouvel autel à l'église du village, le jour de l'anniversaire de son fils... Ce sera, paraît-il, un véritable chef- d'œuvre qui défiera le temps et sera offert en son nom... un hommage en quelque sorte.

Le vieux chêne se révolta.

— Tuer l'un des nôtres pour se soulager ! C'est bien d'un humain, ça !

— Et qui sera ce malheureux ? demanda l'aubépine.

L'hirondelle baissa la tête :

— Cet affreux homme en noir lui parlait du plus bel arbre de la forêt. « Il faudra bien ça, disait-il, pour que cet autel soit digne de votre fils ! » Il a parlé... d'un cèdre, au nord de la forêt...

Un silence de mort accueillit ces paroles. Dans la clairière, les oiseaux s'étaient arrêtés de chanter. Le murmure dans les arbres s'était tu.

Hortense leva la tête, oppressée :

— Tu vas bien ? demanda-t-elle à son ami.

Un léger murmure de feuilles lui répondit.

— C'était à prévoir, grogna le chêne. Depuis le temps que vous vous pavanez pour cette humaine ! Par tous les termites de la forêt ! c'est injuste ! Vous êtes bien trop jeune !

— Peut-être que les fées... hasarda l'aubépine.

— Les fées n'aident pas les sapins à Noël, elles n'aideront pas les cèdres un autre jour !

— Et si vous vous faisiez moins beau ? suggéra l'aubépine.

— Mais oui ! C'est une excellente idée !

La voix de Cédric s'éleva, plus triste qu'à l'accoutumée.

— Non, ça l'inquiéterait trop !

— Et cela ne l'inquiètera pas de vous voir débité en planches, raboté, poncé et verni ? s'indigna le chêne.

— Si mes souvenirs sont bons, reprit le cèdre, l'anniversaire du fils de la comtesse tombe la veille de Noël... . Cela nous laisse quelques semaines. D'ici là, Hortense se sera trouvé un compagnon humain... Elle m'a parlé du fils de sa patronne qui était gentil avec elle... Sa cicatrice s'estompe et j'ai entendu dire que les humains commençaient à la trouver jolie... Elle m'oubliera vite. En attendant, il n'est pas question que je lui impose des semaines d'angoisse.

Un jeune homme venait d'apparaître dans la clairière. Hortense rougit :

— Charles ? Que faites-vous ici ?

— Je vous cherchais. Il y a un bal, demain soir. Viendrez-vous ?

— Ce n'est pas gentil de vous moquer de moi !

— Je ne me moque pas. Dites oui !

— Non ! J'ai autre chose à faire !

Le jeune homme sourit.

— D'accord, je me retire...

Il repartit en courant vers le village.

— Mais je ne lâcherai pas, vous changerez d'avis ! cria-t-il de loin.

Hortense ne put s'empêcher de sourire.

— Vous voyez ! constata le cèdre. Il n'y aura peut-être pas besoin d'attendre Noël. Le 25 décembre, tout sera réglé : Hortense aura un nouvel ami, la comtesse son autel et vous... votre tranquillité !

Un concert de protestations s'éleva mais Cédric ne les écouta plus. Le cèdre se coupa du monde extérieur, seul avec sa peine.

\*\*\*

Hortense hurlait au milieu du salon de la comtesse.

— Madame ! Vous ne pouvez pas faire ça ! Je vous en supplie ! C'est mon seul ami ! Ayez pitié !

La jeune fille sanglotait à présent, inondant le beau tapis de velours. La comtesse ne réagissait pas. L'homme en noir intervint :

—Madame la comtesse veut ce qu'il y a de mieux pour rendre hommage à son fils. Elle en a le droit, la forêt lui appartient. Veuillez vous retirer à présent !

Hortense quitta le château, le cœur en lambeaux. On était le 22 décembre. L'arbre serait coupé deux jours plus tard.

\*\*\*

La hache s'abattit sur le tronc avec violence et un bout d'écorce vola. Hortense, ceinturée par un bûcheron, hurla, en larmes.

Cédric souffrait le martyr : les coups le meurtrissaient, mais moins que la douleur de son amie qui vibrait dans tout son être.

— Arrêtez ça ! hurla Hortense, hystérique, entre deux sanglots. Je ne veux pas ! Arrêtez !

L'arbre eut soudain la vision de ce qui allait se passer : son tronc s'abattant sur le sol, ses branches débitées à la machette sous les yeux de la jeune fille... Son corps transformé, sculpté... pour donner un meuble bien en vue dans un endroit qu'Hortense fréquentait chaque fois qu'elle se sentait triste, c'est-à-dire très souvent. Au moins deux fois par semaine ses yeux tomberaient sur les restes de son ami, et cela jusqu'à la fin de ses jours...

Le désespoir s'empara de l'arbre. Pas ça ! Tout mais pas ça. Il ressentit soudain des petits picotements sur ses feuilles. L'air se chargeait d'électricité. Le vent battait ses branches.

— Il faut en finir avant l'orage ! cria le bûcheron qui maintenait Hortense, à son collègue. Le ciel était noir de nuages. Une averse torrentielle s'abattit sur le feuillage du cèdre qui en ressentit un bien-être bienvenu. Autour de lui, les arbres tremblaient de peur. Le cèdre, lui, était serein. Sa décision était prise. Ils ne l'auraient pas. Du moins, si son vœu était exaucé. Des mots revinrent à sa mémoire : « Si on veut très fort quelque chose... »

Le cèdre se concentra et appela la mort blanche de toutes ses forces.

\*\*\*

La foudre s'abattit avec violence sur l'arbre, fendant le large tronc en deux. Le bûcheron n'eut que le temps de faire un saut en arrière. Hortense ne hurlait plus, pétrifiée d'horreur. Les larmes roulaient sur ses joues sans qu'elle en ait conscience. Le bûcheron la lâcha, et elle tomba à genoux.

—Bon, je crois qu'on n'a plus rien à faire ici, remarqua gauchement le bûcheron qui avait commencé à couper le cèdre.

Il fit signe à son collègue et ils s'éloignèrent. La pluie avait cessé.

Hortense, toujours à genoux, regardait, l'air hagard,

les restes du cèdre qui continuaient à brûler dans un crépitement sinistre.

\*\*\*

Cette nuit-là, Cédric ne vint pas. Seul le tronc noirci et entouré de cendre resta là, immobile. Le lendemain, à la lueur du jour, Hortense rechercha avec frénésie et désespoir une petite pousse qui aurait pu survivre. En vain. Son ami était mort. Il fallait s'y faire.

La jeune fille serra le poing et redressa la tête. Non. Elle ne s'y ferait pas. Cela prendrait le temps qu'il faudrait, mais elle retrouverait de la vie dans cet amas calciné.

\*\*\*

La comtesse errait dans son jardin. L'homme en noir, assis sur un banc, la regardait avec un sourire aux lèvres. Ce dernier s'accrut avec l'apparition du jeune homme blond qui s'arrêta près de lui, le regard hostile. L'homme en noir ouvrit les bras avec une joie exagérée.

— Cher ami ! Quelle bonne surprise ! Déjà Noël ? Ah tiens, oui ! Nous sommes déjà le 22... Comme le temps passe vite ! Un an déjà que votre petite protégée pleure sur son petit végétal chéri ! Là, je dois dire que vous vous étiez surpassé ! Quelle imagination !

Le jeune homme blond serra les dents :

— Evidemment, je me doutais que cette idée ne pouvait venir que de vous...

— Je l'avoue... Je dois dire que pour moi, l'année a été bonne... la comtesse, le jeune Thibaut, la petite Drunard... Je vous ai mis en échec, cher ami.

Le jeune homme blond secoua la tête :

— Je ne suis pas encore mat !

\*\*\*

La comtesse monta dans sa voiture pour son unique sortie, la visite au cimetière de la tombe de son mari. L'homme en noir ne l'accompagnait pas lors de cette excursion intime. Le paysage défilait, morne et gris... De toute manière, depuis ce jour maudit où on lui avait arraché son mari et plongé son enfant, sa dernière raison de vivre, dans ce sommeil de mort, le monde entier était morne et gris.

Soudain, elle sursauta. La voiture aurait dû tourner à gauche... Pourquoi était-elle allée à droite ? Elle se pencha hors de la calèche pour interpeller le cocher.

— Donagan ! Que faites-vous ?

Un jeune homme aux boucles blondes lui sourit largement :

— Je ne suis pas Donagan. Bonjour madame la comtesse.

Cette dernière s'étrangla de fureur :

— Comment osez-vous ? Arrêtez tout de suite !

— Pas avant de vous avoir montré quelque chose.

La calèche roulait à tombeau ouvert. La comtesse se rassit, furieuse.

Enfin, la voiture ralentit dans un sous-bois. La comtesse le reconnut : c'était le bois domanial. Elle y avait joué tant de fois avec son mari, lorsqu'ils étaient enfants... et c'est dans cette clairière que leur fils avait dit son premier mot...

Les yeux de la pauvre femme se remplirent de larmes :

— Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille ?

— Regardez !

La comtesse se frotta les yeux pour retrouver une image à peu près nette. Elle aperçut alors une vieille souche foudroyée et, près d'elle, une jeune fille qui grattait un peu la terre, l'écorce... observait... recommençait...

La comtesse, malgré son chagrin, ne put retenir une question.

— Mais... Que fait-elle ?

Le jeune homme désigna la jeune fille du menton :

— Elle cherche une pousse, quelque chose qui pourrait ramener son ami à la vie.

— Mais cet arbre est mort !

— Sans doute. Mais elle ne baissera jamais les bras. Vous vous souvenez d'elle : elle vous a supplié de ne pas

toucher à son cèdre, il y a un an.

— Oui, j'ai dû renoncer... La foudre a détruit l'arbre...  
C'était celui-là ?

— Oui.

— Et depuis tout ce temps...

— Elle cherche. Dès qu'elle a fini son travail, elle vient ici. Tout son temps libre y passe...

— Mais elle n'a aucun espoir !

— Elle refuse d'abandonner. Au village, on l'appelle la « folle forestière ». Elle a soigné cet arbre pendant des années. Elle veut qu'il revienne. L'échec est inenvisageable.

La comtesse secoua tristement la tête :

— Il est des fois où il faut bien l'envisager...

— Il ne faut pas perdre espoir.

La comtesse éclata en sanglots :

— Ne pas perdre espoir ? Pendant des années, j'ai espéré qu'il se réveille ! Cela fait sept ans ! Que puis-je espérer ?

— Le voir se réveiller ! Ne le voudriez-vous pas ?

— Évidemment que je le voudrais !

— Et l'avez-vous déjà souhaité ? Il n'y a rien que cette jeune fille désire plus que de revoir son arbre. Il n'y a

pas une seconde où elle ne le souhaite pas. Peut-être ne sera-t-elle pas exaucée, mais elle aura pensé à celui qu'elle aime jusqu'à la dernière minute — et n'aura pas passé son existence à se lamenter sur son propre sort ! Si vous aimez votre fils, sortez de cet état de non-vie ! Et gardez courage. Quelquefois des miracles arrivent, et apaisent les blessures.

— Quel genre de miracle ?

— Je ne sais pas... Quelque chose à aimer... un rêve plus long que les autres... ou autre chose... Demandez ! Ça ne coûte rien d'essayer.

La comtesse s'essuya les yeux. Peut-être qu'exprimer son désir le plus fort la soulagerait ! Il était enfoui dans son cœur depuis si longtemps...

Elle essaya de formuler son souhait. C'était si difficile de faire un vœu en sachant qu'il ne se réaliserait jamais.

— Je veux qu'il se réveille...

Elle avait dit ça prudemment, comme une bêtise.

Plus loin, la jeune fille caressa doucement la souche et s'éloigna. Ce soir, elle ne resterait pas : elle n'en aurait pas la force. Le soleil s'était couché et l'obscurité envahissait le bois qui commençait à briller sous la clarté de la lune. Le temps semblait s'être accéléré. Cela faisait-il donc si longtemps que la calèche s'était arrêtée ?

Le jeune homme blond sourit gentiment.

— Réessayez. En y croyant vraiment !

— Mais c'est idiot ! Il ne peut pas se réveiller !

— Vous pourriez le revoir dans vos rêves... Vous ne le voulez pas ?

— Oh oui ! Je veux le revoir ! s'exclama la comtesse dans un élan de tout son être. Je veux le revoir... Je veux lui parler... le revoir rire...

La pauvre mère éclata en sanglots mais, curieusement, exprimer ce qu'elle ressentait lui faisait du bien et elle continua à lancer sa prière vers le ciel, dans les bras du jeune homme blond pendant plus d'une heure.

Ce dernier la repoussa alors doucement et alla poser sa main sur l'arbre mort. Il ressentit toute la tristesse qu'Hortense avait déversée sur ce morceau de bois. Elle aussi avait marqué cet endroit. La terre était encore humide de ses larmes et de sa sueur. Le jeune homme blond ferma les yeux. Ça pouvait marcher. Il fallait que ça marche. Il respira à fond et se concentra.

Tout d'abord, il ne se passa rien. Puis la clairière parut se draper dans un voile de lune. Les perles de rosée se mirent à scintiller tandis que des milliers de petites lumières apparaissaient un peu partout.

La comtesse était émerveillée. Les étoiles elles-même se mirent à briller plus que d'habitude dans un ciel d'une pureté incomparable.

Soudain, la comtesse eut l'impression de rêver : une

étoile s'était mise à briller plus que les autres. Elle était de plus en plus lumineuse et tout-à-coup, une douce lumière enveloppa la souche morte.

Le garçon blond paraissait plus concentré que jamais. Le tronc se mit alors à absorber la douce clarté.

La comtesse, émerveillée, s'avança prudemment. Au creux de l'arbre, la lumière était aveuglante.

Puis, peu à peu, elle décrut et la souche et la clairière retrouvèrent leur apparence première...

— Que s'est-il passé ? demanda la comtesse, encore sous le choc...

Le jeune homme sourit :

— Je crois que les choses vont rentrer dans l'ordre finalement...

A ce moment, le roulis d'une calèche se fit entendre et Bertrade, la cuisinière, courut vers la comtesse aussi vite que le lui permettaient ses vieilles jambes :

— Madame! C'est un miracle! Monsieur Cédric s'est réveillé !!!

Au loin, l'horloge du village sonna les douze coups de minuit.

\*\*\*

Hortense s'était levée tôt pour retourner voir son arbre. Aujourd'hui, elle trouverait !

Le soleil venait juste de se lever, nimbant la clairière d'une lueur rosée. Hortense s'immobilisa. Sur la souche du cèdre était assis un jeune homme qu'Hortense aurait reconnu entre mille et plus.

— Cédric !

Ce dernier sauta de la souche et la reçut dans ses bras, tendrement.

Soudain, Hortense recula :

— Tu n'es pas habillé comme d'habitude...

Le garçon, en effet, portait une chemise blanche et un pantalon noir.

— ... Et, continua la jeune fille, tu es plus chaud, et...

— Je suis redevenu humain. expliqua gentiment Cédric.

— Redevenu ? Devenu, tu veux dire ?

— Non... C'est une étrange histoire...

Hortense le pinça et il ne put retenir une petite grimace de douleur. Hortense se serra contre lui :

— Tu es vivant, c'est tout ce qui compte !

Ils restèrent enlacés un long moment, savourant le bonheur de ne plus être séparés.

\*\*\*

Un peu en retrait, l'homme en noir regardait la scène, les dents serrées. Il se tourna vers le jeune homme blond

qui souriait, fier de son ouvrage.

— C'est bien, mon cher Chris. Vous m'avez eu sur ce coup-là ! Je reconnais ma défaite. Mais vous ne m'enlèverez pas le jeune Thibaut.

Il disparut dans la brume. Chris sourit.

—Nous verrons... Nous verrons...

\*\*\*

La comtesse était rayonnante et paraissait avoir rajeuni de vingt ans. Elle avait repris son loisir préféré, le jardinage et s'y adonnait en chantonnant.

—Bonjour maman. Vous avez bien dormi ?

La comtesse regarda son fils avec adoration. Non, elle n'avait pas dormi au cours de cette fabuleuse nuit. Elle avait bien trop peur de se réveiller et de découvrir que tout cela n'était qu'un rêve...

L'heureuse mère dévisagea son fils. Il avait l'air calme et serein... Le garçon dont elle se souvenait était un vrai paquet de nerfs...

—Peu importe ! songea-t-elle. Il est là. C'est tout ce qui compte !

Elle continuait joyeusement à tailler son buis. Cédric pâlit légèrement et ne put retenir une grimace. Sa mère s'affola.

—Que se passe-t-il ?

Son fils sourit.

— Rien... Mais j'aimerais bien finir de tailler ton arbuste !

— Mais tu as horreur du jardinage !

— S'il te plaît... »

Sa mère sourit :

— Si ça peut te faire plaisir... Je vais faire du thé...

Elle rentra tranquillement dans le salon. Cédric sourit et commença à jouer du sécateur.

— Ouf... Merci, murmura le buis. J'ai cru que ça ne s'arrêterait jamais !

— Pas de quoi, répondit Cédric sur le même ton.

\*\*\*

— Viens !

— Mais où m'emmènes-tu ? demanda Hortense en voyant Cédric l'entraîner dans un fossé au bord de la route.

— Tu vas voir ! Prends ça.

Il lui donna une pelle et en garda une qu'il plaça sur son épaule.

— C'était par là...

— Quoi ?

Cédric ne répondit pas et s'accroupit. Hortense l'entendit chuchoter quelque chose à quelques touffes de pissenlits. Lorsqu'il s'interrompit, un murmure lui répondit.

— J'en étais sûr. C'est là !

Hortense le regarda creuser un grand trou.

Un bruit métallique se fit entendre et le garçon dégagea une petite boîte rouillée.

— Qu'est-ce que...

Cédric ne répondit pas et ouvrit le coffret. Ce dernier était rempli de papiers.

— Sept ans, déjà ! murmura Cédric.

Il tendit une feuille à Hortense qui pâlit violemment. Ce qu'elle avait entre les mains, était un ordre de mission : un certain général Müller ordonnait la mise à mort discrète de quelques individus dont son père, soupçonné d'être un membre actif de la résistance. La lettre précisait bien qu'il ne fallait pas en faire des martyrs mais des traîtres et que toute mise en scène serait la bienvenue. Les autres lettres planifiaient la mort du rémouleur et de sa femme... Tous les ordres de mission étaient adressés à un certain Duchemin.

Hortense sursauta :

— C'était un français !

Cédric approuva.

— Lorsque la guerre a bifurqué vers chez nous, le

château a été réquisitionné par notre armée. Au départ, j'étais fier que nos héros logent chez moi. Puis, un jour, on n'a plus eu de nouvelles de mon père. Je me suis introduit chez le capitaine, bien décidé à découvrir ce qu'il était devenu. Et je suis tombé sur ça. J'ai compris que ce capitaine était un traître. Ton père avait été exécuté, d'autres allaient l'être... J'ai pris le coffret et je suis parti en courant. Le capitaine m'a vu sortir de son bureau et a tenté de me rattraper... il ne pouvait pas me faire arrêter par ses hommes... Si quelqu'un avait ouvert le coffret... Il suffisait qu'il sache lire... Ce qui, malheureusement pour moi était mon cas. J'enfourchais mon cheval pour foncer chez le maire... Le capitaine a tiré dans ma direction... Mon cheval a cabré... Fin de l'histoire...

— Alors, mon père était innocent !

— Aussi innocent que la marguerite qui vient de poindre.

— Et ils le sauront tous ? demanda Hortense, pleine d'espoir.

— Dès ce soir ! Prépare-toi à recevoir des excuses !

\*\*\*

Thibaut était en cellule pour avoir agressé l'épicier dans un état d'ébriété avancé. Il était allongé sur un banc, les mains derrière la tête. L'homme en noir, hors de la cellule, lui faisait la conversation à travers les barreaux. La porte s'ouvrit et un jeune homme blond entra. L'homme en noir sursauta :

—Que viens-tu faire ici ?!!!

Le jeune homme blond l'ignora et alla droit sur Thibaut à qui il passa une lettre à travers les barreaux. Le prisonnier leva les yeux, hargneux :

—Qu'est-ce que tu me veux, toi ? Décampe !

L'intéressé le regarda avec gentillesse :

—Lis. Je partirai après.

Thibaut lui arracha la lettre d'un geste sec. Lorsqu'il eut terminé, il leva des yeux égarés vers l'adolescent. Ce dernier sourit doucement :

—Ton père n'a pas été dénoncé. Les prussiens se sont servis de ce prétexte pour l'éliminer car il était trop dangereux pour eux. Comme ils ont monté toute une mise en scène pour se débarrasser de Drunard. Il n'a pas tué tes parents. Ni le moindre soldat. Il transmettait des messages et cachait des agents. Les gens qui ont tué ton père sont morts ou en prison. Tu n'as plus à le venger. Alors, commence à vivre !

Il sembla qu'un énorme poids tombait des épaules de Thibaut qui éclata en sanglots. Chris lui sourit doucement :

—À propos, je crois qu'une jeune fille attend pour te voir... Et elle t'attend depuis très longtemps.

Thibaut leva les yeux : Emeline Druaut était là, avec une grosse tarte aux poires... Là, comme à chaque fois qu'il avait eu besoin de quelqu'un depuis sa première

minute à l'orphelinat. Il n'avait jamais pris le temps de lui accorder un regard, trop occupé à haïr Hortense... et pourtant, elle était plutôt mignonne avec ses tresses brunes et ses prunelles azurées... la jeune fille ne bougeait pas, surprise de ce manque de réaction.

—Je t'ai apporté une tarte... Je crois que tu aimes bien les poires... et je viens te dire que tu sors cet après-midi... l'épicier a retiré sa plainte parce que c'est Noël...

Elle posa le gâteau sur une table près de la cellule. Thibaut en profita pour l'attraper par le poignet.

—Attends... merci.

Emeline en resta bouche bée. Elle n'avait jamais rien obtenu d'autre que des grognements avant ce jour.

—De rien...

—Tu fais quoi, cet après-midi ?

La jeune fille secoua la tête.

—Pas grand-chose... Je n'ai pas de famille.

— Moi non plus. On pourrait peut-être le passer ensemble ?

Thibaut rougit. Il n'avait jamais fait ce genre de demande. D'abord interdite, Emeline eut un moment d'hésitation puis sourit, heureuse.

—D'accord, à cet après-midi !

Chris eut un regard triomphant vers l'homme en noir :

—Échec et mat ! lança-t-il avant de sortir.

\*\*\*

Dans le bois domanial, dans leur clairière, Hortense et Cédric savouraient ensemble cette nuit du 25 décembre. Tout était illuminé par des milliers de lucioles qui couvraient les arbres alentour. Hortense, heureuse, savourait ce moment, serrée contre son ami. Ce dernier la repoussa doucement :

—J'ai quelque chose à leur dire !

Il se leva et alla vers ses anciens compagnons.

—Alors, comment va le cèdre ? demanda le chêne.

— Bien ! répondit Cédric. Je viens vous annoncer que désormais la coupe était interdite dans le bois domanial.

Un murmure de soulagement accueillit ses paroles.

—Merci, finit par dire le chêne. Et je voulais te dire... Tu étais un arbre bien.

— Oui, approuva le hêtre. Un peu tourneboulé de la feuille... mais bien.

—Tu vas nous manquer ! murmura l'aubépine.

— Viens nous voir de temps en temps, ajouta le vieux sapin.

—Je vous le promets ! répondit Cédric.

Le jour se levait. Il caressa la souche calcinée qui avait fait partie de lui pendant si longtemps et sourit en jetant un dernier regard à la clairière. Le jour se levait. Hortense passa son bras sous le sien et ils repartirent ensemble vers le monde des hommes.

**Vous avez aimé ce livre? Il existe aussi en version papier sur Amazon:)**

**...et découvrez Kelyone sur lequel vous trouverez des recueils et romans à télécharger gratuitement en pdf...**

*A bientôt pour de nouvelles aventures...*

# Table des illustrations

Couverture par [photos gratuites libres de droits](#) sur Fotomelia

Casse-Noistte : image par [congerdesign](#) de Pixabay

le bûcheron enguirlandé : image par [thommas68](#) de Pixabay

les fruits de cristal : image par [fietzfotos](#) de Pixabay

l'arbre de Noël : Image par [cocoparisienne](#) de [Pixabay](#)